

Sommes-nous tous racistes ?

Psychologie des racismes ordinaires

J.-Ph. Leyens

Table des matières :

Chapitre 1 : Le racisme sous toutes ses formes

- * Goldhagen et le racisme comme atavisme
- * Le racisme, c'est quoi ?
- * Être raciste
- * Les racismes à la mode !

Chapitre 2 : Aux origines du racisme

- * Nous
- * Nous et Eux
- * Biais de favoritisme endogroupal
- * Ethnocentrisme et dévalorisation des exogroupes
- * La classe divisée de Jane Elliott
- * Les camps de vacances de Sherif
- * Protéger son groupe

Chapitre 3 : Variations autour du racisme

- * Le dilemme américain
- * Racismes subtils
- * Color-blind et color-conscious
- * Ignorance plurielle

Chapitre 4 : Forces et Faiblesses des stéréotypes

- * La mauvaise réputation des stéréotypes
- * L'utilité des stéréotypes
- * Jugeabilité sociale
- * Le véridique serait-il individuel ?

Chapitre 5 : L'usage raciste des stéréotypes

- * Les cas des blagues racistes
- * Les recherches sur l'usage raciste des stéréotypes
- * L'autoréalisation de la prophétie
- * La menace du stéréotype
- * Le rôle de l'amorçage

Chapitre 6 : Discriminations et préjugés

- * Le cas du foulard islamique
- * La hiérarchie des groupes
- * Les mesures pour lutter contre les inégalités
- * L'ambivalence sexiste

Chapitre 7 : Plus humains que les autres

- * Le syndrome de Stockholm
- * Déshumanisation et infrahumanisation
- * Causes de la déshumanisation
- * Fonctions de la déshumanisation guerrière
- * Fonctions de la déshumanisation médicale

Chapitre 1 : Le racisme sous toutes ses formes

Goldhagen et le racisme comme atavisme

Atavisme = hérédité

Dans son livre « Les bourreaux volontaires de Hitler », Goldhagen se penche sur le sort des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. A sa parution, cet ouvrage fut un best-seller aux Etats-Unis ainsi qu'en Allemagne. Le succès du livre est facile à expliquer : bien écrit, mélodramatique... mais il est avant tout simpliste ! Pour Goldhagen, les atrocités nazies sont explicables par une seule cause : l'antisémitisme ancestral et omniprésent de *tous* les Allemands de l'époque. En d'autres termes, Goldhagen rejette les explications historiques, économiques et psychologiques. Selon lui, l'idéologie nazie n'a joué qu'un rôle accidentel, contingent et non nécessaire dans l'extermination des Juifs.

Le livre est odieux parce que le simplisme idéologique et les arguments de vente excusent toutes les distorsions historiques et n'importe quelle platitude. Goldhagen défend un antisémitisme germanique ancestral. Il manque d'objectivité. Lorsque l'on se pose la question de pourquoi l'Allemagne et pas d'autres pays avec la même vision, Goldhagen résout cette perspective comparative par une non-réponse : « l'antisémitisme allemand était *sui generis* ». Il est donc inutile d'expliquer les différences de comportements entre pays. Apparemment, « l'antisémitisme démonologique » remontant à la nuit des temps était par essence allemand. Somme toute, Goldhagen donne bonne conscience à tous ceux qui ne sont pas nés en Allemagne avant la Seconde Guerre mondiale, et il rassure tous ceux qui, n'étant pas Juifs, auront la chance d'échapper à la vindicte raciste.

Goldhagen est ridicule en taxant la totalité du peuple allemand d'un racisme dirigé contre une seule cible, un racisme qui aurait traversé les siècles. De manière sélective, l'auteur rapporte des faits réels afin de persuader ses affidés que tous les Allemands étaient racistes. Son explication de l'antisémitisme allemand à partir d'un atavisme spécifique est une double sottise.

Ce livre voudrait montrer que nous avons tous de grandes probabilités d'être des racistes ou, à tous le moins, d'avoir des accès racistes. L'auteur défend l'idée que le racisme nous guette tous, mais il prend le plus souvent des allures honteuses, camouflées et contraires à la volonté de ceux qui en font preuve. Le racisme englobe une infinité de cible, il guette chacun de nous, plus souvent que nous le désirons, et davantage que nous l'imaginons. Enfin le racisme quotidien dont l'auteur veut parler ne se résume pas à un groupe contre un autre groupe.

Tous nous pouvons avoir des accès de racisme mais tous également, nous pouvons être la cible de racisme.

Le racisme, c'est quoi ?

A priori, il devrait exister un consensus entre les groupes désignés sous le terme de « race » et ceux susceptibles d'être victime de « racisme » cependant ce n'est pas le cas. Le racisme porterait sur les groupes stigmatisés et discriminés alors que le mot « race » est rattaché à des différences visibles et à des histoires particulières. Ce hiatus témoigne d'idées floues sur la notion de race ou sur le concept de racisme, voire sur les 2. On le retrouve identique dans une publication du Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme.

Selon la thèse de l'auteur, n'importe quels membres de *n'importe quel groupe peuvent se montrer racistes envers les membres de n'importe quel autre groupe.*

A l'époque du colonialisme, beaucoup de personnes croyaient encore en l'existence des races. Avec les années 60, la génétique a fait des progrès considérables. Les variations génétiques à l'intérieur d'une même « race » sont aussi grandes qu'entre prétendues « races » différentes. Outre les différences génétiques semblent dépendre davantage de la géographie des groupes que de leur couleur ou autres différences physiques. Même s'ils paraissent appartenir à la même « race », des groupes géographiquement éloignés ont plus de chances d'être génétiquement différents que des groupes proches assimilés à des « races » différentes, du moins selon certains chercheurs. Les caractéristiques physiques souvent employées pour désigner une « race », comme la pigmentation de la peau ou les cheveux raides plutôt que crépus, ne reflètent qu'infiniment peu de différences génétiques. Il y a une assimilation abusive de l'apparence (le phénotype) avec le substrat biologique (le génotype). Pour toutes ces raisons, la biologie a répudié le terme de « race ». Cela n'empêche pas son usage dans la vie courante.

Pour désigner les cibles du racisme, l'auteur parle de groupes en général et non d'ethnies – changement cosmétique. Les Nations Unies parle de race, de couleur, de descendance et d'origine nationale et ethnique. Au cours des années, les scientifiques ont également forgé des néologismes pour désigner des cibles particulières du racisme. C'est ainsi qu'on parle d'antisémitisme, de sexisme, d'homophobie, d'islamophobie, d'âgisme, ... Cette liste n'est nullement exhaustive et l'arrivée de ces termes n'est pas produite à des moments innocents.

Pour dépasser les fluctuations temporelles et géographiques, les différences arbitraires, les héritages d'étiquettes, l'auteur propose que n'importe quel groupe humain *puisse* faire l'objet d'un racisme. Que l'on soit membre de n'importe quel groupe, on peut être stigmatisé par le racisme. De même, quiconque est *susceptible* d'être raciste à l'encontre de l'un ou de l'autre groupe, que celui-ci soit professionnel, ethnique, national, religieux ou autre. L'auteur parle alors de racisme quotidien.

En dépit de la disparition du terme « race » du vocabulaire scientifique et juridique, et sans doute pour des raisons de commodité, le terme de « racisme » est demeuré. En général, l'auteur parle de « racisme » dans un sens très étendu et il précisera lorsque cela sera nécessaire.

Être raciste à l'encontre d'un groupe quelconque, c'est avoir des attitudes, des affects et des comportements dénigrants ou méprisants à l'encontre des membres de ce groupe pour la seule raison qu'ils font partie de ce groupe.

Être raciste

1. La **discrimination** renvoie au comportement qui, aux yeux de tiers neutres, lèse les membres d'un groupe spécifique.
2. Les **stéréotypes** concernent des croyances, des généralisations partagées par l'ensemble d'un groupe à propos de la personnalité et des comportements de l'ensemble de l'autre groupe. Les stéréotypes ne sont pas racistes en soi, mais leur emploi le sera quand il s'agira de faire passer ces croyances pour des réalités afin de nuire à des personnes d'un groupe donné.
3. Alors que la discrimination a trait au comportement et le stéréotype à l'opinion au sujet d'une groupe, le **préjugé** vise les réactions cognitivo-affectives négatives comme la peur, la haine, le dégoût ou le paternalisme vis-à-vis de ce groupe.

A l'instar de la discrimination et de l'usage raciste du stéréotype, le préjugé peut être conscient ou inconscient. Alors qu'on peut parfois commander à son intellect et aux comportements de ne

pas montrer de racisme, il est infiniment plus difficile de réussir cette performance au niveau de affectif.

Il n'y a rien d'inéluctable au racisme puisqu'on ne nait pas raciste.

Les racismes à la mode !

Certains scientifiques sont d'accord pour parler de racisme pour certains groupes, traditionnellement considérés comme stigmatisés, vis-à-vis desquels nous aurions des réactions irrationnelles, mais pas pour d'autres groupes parce que, selon eux, les réactions de haine ou de dégoût vis-à-vis de ces groupes sont en fait des désaccords qui peuvent s'expliquer par des faits établis et non des croyances.

Il y a un effet de mode. A certaines périodes, il est convenable et de bon ton de dénoncer certains racismes. Si antisémitismes et sexisme ont déjà un certain passé, on ne parle d'islamophobie, d'homophobie ou d'albophobie (racisme anti-tabac) que depuis récemment. Auparavant, on pouvait parler d'un racisme anti-Irlandais ou anti-Italiens. Les contextes ont changés mais, davantage que cela, certains racismes sont jugés condamnables par l'ensemble de la population, alors que d'autres racismes sont tolérés sans qu'on s'en rende compte ou sans qu'on considère comme tels.

Dans la mesure où les groupes susceptibles de souffrir de racisme se multiplient, il y a beaucoup de chances que nous soyons amenés à devenir racistes à l'encontre de l'un d'entre eux. Il ne serait pas possible de vivre dans l'harmonie avec n'importe quel groupe. Des idéologies nous séparent, des perceptions de menace nous mobilisent, des conflits d'intérêts matériels ou symboliques nous opposent. Cette thèse des racismes au quotidien ne plaira pas à tous.

Pourtant à chaque fois aussi, ce retour à l'humilité a fait progresser l'humanité. Nous ne sommes pas devenus davantage débile parce que nos ancêtres vivaient dans les arbres, ni moins rationnels parce que nous découvrons notre inconscient. Je suis intimement persuadé qu'il en est de même pour le racisme. Tant que nous n'admettons pas le racisme au quotidien, nous ne parviendrons pas à le contenir. Nier le racisme et en laisser l'exclusivité aux autres c'est avoir tous les symptômes d'une maladie, mais préférer rester infecté par refus d'admettre la source des symptômes. Reconnaître son racisme ne relève pas d'une position fataliste ou pessimiste, il s'agit seulement de réalisme.

Chapitre 2 : Aux origines du racisme

Le racisme a longtemps été considéré comme une trouble de la personnalité. En souffraient les gens qui avaient été éduqués dans un univers autoritaire d'interdits, où tout était, blanc ou noir. Ce chapitre montre que, loin de cette image pathologique, le racisme correspond en réalité à des processus normaux.

Il faut d'abord comprendre que le monde, depuis l'individu jusqu'à la multitude la plus large, est guidé par 2 réalités qui donnent lieu à un concept également inévitable pour la survie de l'espèce humaine. Ces 2 réalités sont :

- L'*altruisme*, il fait appel à une sorte de bénévolat ou de coopération par lesquels nous nous aidons mutuellement. On verra tout de suite que l'on a besoin d'être entouré d'autres privilégiés.
- L'*ethnocentrisme*, il fait en sorte que nous privilégions notre groupe et que nous le protégeons. Le racisme s'imisce lorsque la prédilection et la protection de son groupe sont accompagnées par le dénigrement et l'oppression de l'autre groupe. Ce glissement peut être provoqué par une infinité de facteurs.

Et le concept est celui de la catégorisation. Altruisme et ethnocentrisme mettent déjà en lumière une première illustration de celui-ci. Il y aura NOUS et les AUTRES.

Nous

Le besoin d'autrui est fondamental pour l'être humain qui ne serait qu'un magna biologique sans la dépendance aux autres. Cette dernière est plus manifeste lors de l'enfance, mais elle ne s'arrête pas avec la puberté.

Non seulement nous avons besoin d'interagir avec autrui, mais il est indispensable que certaines de ces relations soient privilégiées. Les familles, conjoints, parents et enfants sont le plus bel exemple de relations privilégiées. Si durant l'enfance, l'univers des relations privilégiées avec autrui se limite à la famille, il s'élargit avec l'âge. Le pays auquel on appartient constitue aussi un de ces environnements privilégiés. Les hymnes nationaux nous rappellent qu'altruisme et ethnocentrisme sont des émules accoutumés l'un à l'autre.

Dans le même temps que s'élargit sa palette de groupes privilégiés d'appartenance (les endogroupes), l'individu se rend compte de la multitude de groupes étrangers (les exogroupes). C'est le fait même qu'il existe des endogroupes privilégiés qui justifie la catégorisation d'autres groupes comme étrangers, comme exogroupes.

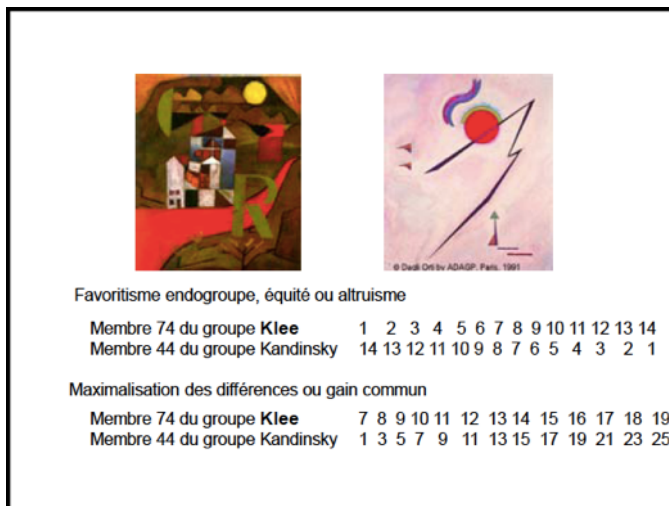
Nous et eux

Beaucoup de personnes sont d'accord (notamment des psychologues sociaux) avec la nécessité d'interactions privilégiées mais réfutent la nécessité de distinguer le groupe d'appartenance des autres groupes. Selon eux, il faudrait être citoyen du monde. C'est une idée généreuse mais illusoire à quelques exceptions près. Nous avons besoin de catégoriser le monde dans lequel nous vivons. Celui-ci est tellement complexe, il nous bombarde de tant d'informations que, pour y faire face, nous sommes dans l'obligation d'effectuer des catégorisations. Dire que la catégorisation est un processus indispensable pour penser le monde ne signifie pas pour autant que tous doivent le compartimenter de la même manière et le font effectivement. Ce qu'il y a de

certain, c'est que la plupart des gens distinguent entre « eux » et « nous », et que cette distinction n'est pas innocente.

Nous favorisons notre endogroupe et ce phénomène (quasi) universel s'appelle le « biais de favoritisme endogroupal ».

Imaginez une classe d'élèves à la fin de leur parcours secondaire, c'est-à-dire des adolescents qui ont déjà tout un passé de vie en commun derrière eux. Un psychologue social européen, Henri TAJFEL, leur fait passer une expérience sans qu'ils s'en rendent compte. Il leur montre une série de paires de diapositives représentant des tableaux abstraits. Il les informe aussi qu'un des 2 tableaux de chaque paire est de Klee et l'autre de Kandinsky et qu'il est intéressé à connaître leurs préférences. Il ne leur dit pas quel tableau a été peint par quel peintre mais il leur demande, pour chaque paire, d'indiquer quel tableau, celui de gauche ou de droite, ils ont préféré. Une fois la série de diapositives montrée, TAJFEL ramasse les feuilles avec les préférences, fait semblant de les corriger et appelle un à un chaque élève en lui glissant à l'oreille : « Tu es dans le groupe des Klee ». Tout le monde se retrouve donc dans le groupe de



Klee, mais chacun pense qu'il y a des Kandinsky et personne ne sait dans quel groupe sont ses voisins. Ce petit rituel accompli, TAJFEL distribue à tous les élèves un carnet avec des points à répartir entre les membres du groupe Klee et du groupe Kandinsky. Voilà donc des élèves qui se connaissent depuis longtemps, qui croient faire partie des Klee plutôt que des Kandinsky alors que peu leur importe la peinture abstraite, qui ignorent qui est dans quel groupe, et qui doivent maintenant allouer des points à des membres de chaque groupe.

L'agencement des points sur le carnet avait été soigneusement élaboré par le psychologue français Claude Flament, de manière à mettre en évidence diverses stratégies de répartition. Pour des yeux naïfs, les stratégies choisies se révèlent parfois saugrenues.

Par exemple : il était possible de donner à peu près le même nombre, modéré de points à chaque groupe ou d'en donner de manière à ce que son groupe en reçoive beaucoup mais moins que l'autre groupe.

C'est cette dernière stratégie qui est choisie. Les élèves l'ont adoptée et ont manifestement distingué ce qui leur revient de ce qui peut être donné aux autres.

TAJFEL ne s'attendait pas à un tel favoritisme au sein d'un groupe solide, la classe, qu'il avait subdivisé en 2 groupes artificiels, dits « minimaux ».

Lors de cette expérience, TAJFEL espère voir apparaître l'égalité OR il va obtenir la situation de favoritisme pour son groupe. Peut-être que les sujets essaient de trouver un sens, une explication au fait qu'il y a des Klee et des Kandinsky.

Dans une variante, le choix a pourtant été fait au HASARD (répartition non significative) puisque pour définir les groupes, il lance une pièce devant chaque élève et les « classe » en fonction de s'ils sont pile ou face.

On refait passer le même test → Même résultat! → Différenciation positive

On refait la même étude avec la deuxième matrice.

A gauche, on donne plus à son groupe, on a moins que ce qu'on pourrait avoir mais c'est plus différencier par rapport à l'autre groupe. A droite, j'ai beaucoup mais l'autre groupe a plus.

➔ Théorie de la MAXIMISATION

La théorie de l'identité sociale :

Idée de base : Catégorisation sociale lorsque l'on est soi-même membre d'un groupe et consolidation de son endogroupe afin de le différencier positivement des exogroupes afin d'atteindre ou de maintenir une estime de soi positive.

Paradigme du groupe minimal : Trouver des conditions de groupes minimales mais qui n'engendre pas de différences entre le IN et le OUT groupe.

Idée que l'on est un individu qui n'est pas limité à notre peau, que l'on appartient à des groupes. Ces groupes peuvent avoir sur nous un certain impact.

Appartenir à des groupes positifs à un effet bénéfique, valorisant pour nous (↗ de l'estime de soi) donc nous essayons de rester dans ce groupe. On va aussi essayer de faire en sorte que ce groupe soit bien vu.

➔ BROWN (1978)

Entreprise d'aéronautique avec 3 implantations où il procède pareil que Tajfel
« Je suis chargé par l'entreprise d'établir un nouveau plan de rémunération »

On leur propose la grille d'attribution suivante (cfr 2^{ème} matrice de Tajfel = même principe)

C'est la clé de répartition qui est choisie

→ Ils préfèrent gagner **moins** tant que c'est **plus** que les autres !

Tous ce qui est associé à NOUS sera mieux.

	Salaire (en £)				
Endogroupe	69.3	68.8	68.3	67.8	67.3
2 exogroupes	70.3	69.3	68.3	67.3	66.3

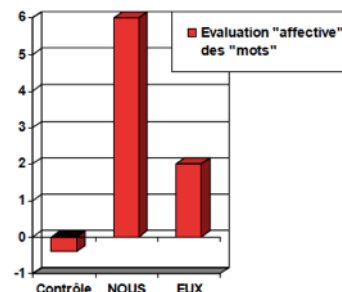
➔ PERDUE et al. (1990)

Suite de lettres → les sujets doivent donner l'alternance qu'ils ont envers chaque suite de lettres (ce qu'on demande explicitement)

Avant la tâche, on flashe NOUS, EUX pendant quelques millisecondes. Et on demande aimez vous ce trigramme ?

Tâche de décision lexicale

EUX ← XHE → NOUS
NOUS TOS EUX
EUX BIS NOUS
... ...



L'influence de l'IN et OUT groupe va très loin !

Nb- On peut dire que cette théorie est EFFICACE et non VRAIE car on peut trouver des contre-exemples. En général, on parle d'EFFICACITE d'une théorie et non de VERACITE !

La Théorie de l'Identité Sociale peut aussi expliquer bien d'autres phénomènes intra et intergroupes mais aussi intra et interindividuels.

Dans le désordre :

- L'effet « brebis galeuse » et surexclusion de l'endogroupe ≠ du phénomène de bouc-émissaire
- Mobilité sociale de groupe ou individuelle, changement social : son groupe va vers qqch de mieux. Ascendance qui si identification au groupe.
- L'homogénéité de l'exogroupe
-

MAIS comment expliquer

- l'auto-stéréotypisation négative ? Avoir un stéréotype négatif sur son groupe
- stéréotypisation positive de l'exogroupe ? Avoir un stéréotype positif sur l'autre groupe
- (cf les poupées)

On montre à des sujets Blancs qqch qu'un acteur réalise.
Cet acteur est soit Noir, soit Blanc et fait le même geste (main vers épaule).

Si on prend des sujets Noirs => même résultats (Devine)

Sagar & Schofield, 1980

Sujets	Acteur Cible	Menace?	Amical?
BLANCS	Blanche	8.28	6.43
	Noire	8.99	6.24
NOIRS	Blanche	7.38	7.19
	Noire	8.40	6.74

Biais de favoritisme endogroupal

Le favoritisme pour le groupe d'appartenance peut prendre des allures irraisonnables et c'est pourquoi on le qualifie de biais. Il y a une asymétrie au niveau perceptif. En bref, ce que nous faisons est bien et dû à nos capacités, alors que nos échecs éventuels sont redevables à la contingence. Ce que font les autres est moins bien et dû à la chance, tandis que leurs échecs s'expliquent par la sottise.

La préférence normale pour son groupe d'appartenance, le favoritisme endogroupal, n'est pas toujours innocent, il s'agit bien d'un biais et ce dernier peut dérapier et s'accompagner d'un dénigrement de l'exogroupe.

Ethnocentrisme et dévalorisation des exogroupes

Exemple de dérapage avec Auguste Comte et de sa volonté d'une société unique dont l'intention de départ est manifestement altruiste. Il déborde bonnes intentions mais son universalisme est d'abord une assimilation aux valeurs françaises, l'endogroupe de Comte.

Dans les pays anglo-saxons, l'expression « color-blindness » (cécité aux couleurs) désigne le souci de considérer les membres des autres groupes que le sien (autre couleur) comme des individus égaux et semblables à ceux de son propre groupe. Malheureusement, l'individualité et d'égalité sont éclipsés par la similitude qui amène l'assimilation qui est à sens unique. Elle va du plus faible au plus fort et peut être vécue comme une preuve de racisme alors que cette idéologie « color-blind » veut décourager le racisme.

Toutes les études menées dans quantité de pays ont montré que plus on désire que les « autres » s'assimilent, plus on détient de préjugés racistes à leur égard.

Dès l'enfance, nous avons besoin d'autrui, de relations privilégiées que nous trouvons dans notre groupe d'appartenance. Celui-ci nous baigne dans des habitudes, des normes, des valeurs, et la rencontre avec un groupe possédant d'autres habitudes, normes et valeurs nous le fera juger par rapport à ce qui nous est familier.

Notre groupe (ethnos) est le centre (centrisme) de l'univers. Il représente ce qui est bon, ce qui est le meilleur, et tout écart par rapport à ce modèle sera, au mieux, l'objet de risée ou de mépris. L'ethnocentrisme est une inclination universelle, une inéluctabilité.

Le racisme peut se ressentir aussi bien avec haine qu'avec condescendance ou paternalisme, mais dans tous les cas, l'autre est dévalorisé ou dénigré.

La liaison entre dénigrement exogroupal et favoritisme endogroupal vont souvent de pair mais ils ne doivent pas être confondus. (Je préfère mes enfants et petits-enfants à mes neveux et petites-nièces sans avoir aucune animosité à l'encontre de ces derniers).

Selon l'auteur, la meilleure illustration de la différence entre favoritisme de l'endogroupe et dénigrement de l'exogroupe est représentée par la distinction entre patriotisme et nationalisme :

- Le patriote est fier de son pays, qui est le plus beau, le meilleur. Le patriotisme, c'est le favoritisme endogroupal.
- Le nationaliste est fier de son pays mais il ne peut s'empêcher de jeter un regard dédaigneux sur les autres pays. Le nationalisme, c'est brandir au plus haut la coupe de son groupe en piétinant l'exogroupe.

Théoriquement, il est facile de distinguer patriotisme et nationalisme mais dans la pratique, la différence est mince. Pour beaucoup de gens, l'amour de la mère patrie est un jeu à somme nulle et quand ils disent que leur pays est le meilleur, ils sous-entendent souvent que les autres ne sont pas grand chose. En fait, il est difficile de ne pas allier favoritisme endogroupal et dénigrement de l'exogroupe.

Voici 2 exemples célèbres :

La classe divisée de Jane Elliott

Une institutrice américaine, Jane Elliott, s'est rendue célèbre avec une « expérience » qu'elle a pris l'habitude de mener avec sa classe durant 2 jours consécutifs. Elle divisait sa classe en 2 groupes en fonction de la couleur des yeux des enfants. Ceux qui avaient les yeux bleus bénéficieraient de divers avantages qui seraient refusés aux yeux bruns. Jane Elliott exaspéra la différence entre les 2 groupes en soulignant les qualités des enfants aux yeux bleus, en épinglant les faiblesses des yeux bruns, en rappelant des épisodes que les élèves avaient rapportés antérieurement et qui valorisaient les yeux bleus et diminuaient les yeux bruns. Le lendemain, la situation était renversée. Maintenant, c'étaient les enfants aux yeux bruns recevaient toute l'attention et les félicitations. Cette expérience est terrible dans la mesure où, en quelques heures, Jane Elliott parvient à mettre à mal de longues amitiés, à faire perdre leurs moyens intellectuels aux enfants momentanément défavorisés, à induire des comportements « fascistes » chez les dominants et « apathiques » chez les victimes. A la fin des ces 2 journées atroces, l'institutrice expliquait longuement le pourquoi de son comportement. Elle en profitait pour faire comprendre aux enfants ce que devaient ressentir ceux qui étaient quotidiennement discriminés. En gros, elle leur disait qu'il était ethnocentrique : vous voyez tout de votre point de vue et vous ne vous rendez nul compte que vous traitez les autres de manière indigne.

L'expérience a été répétée dans des prisons avec les gardiens et les employés.

Les expériences de Jane Elliott n'ont rien de scientifiques mais elles constituent de cruelles illustrations de la facilité avec laquelle, en catégorisant et exacerbant l'ethnocentrisme d'un groupe, on fabrique du racisme. Tous les ingrédients sont présents en quelques minutes : stéréotypes, préjugés et discriminations.

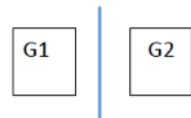
Selon toute apparence, les manifestations de racisme ne sont pas perturbées par l'habitude d'être soi-même victime.

Les camps de vacances de Sherif

Les recherches réalisées par Sherif sont révélatrices sur la détermination de l'ethnocentrisme. Pendant plusieurs années, Sherif et ses collaborateurs ont organisé des colonies de vacances pour adolescents américains blancs, protestants, venant d'un milieu homogène. Les vacances étaient découpées en 4 périodes : l'installation dans le camp, la compétition intergroupes, la coopération et la coopération supra-ordonnée.

- **1ère période de vacances - La période d'installation :**

Celle-ci a varié suivant les années, soit l'ensemble des enfants ne formait qu'un seul groupe pendant la première semaine, les chercheurs observaient les affinités qui se créaient et la culture qui s'installait puis on divisait le groupe en 2 en prenant soin de casser les affinités.

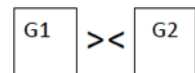


Soit les enfants arrivaient séparés, dans l'ignorance les uns des autres et formait 2 groupes qui ne se rencontraient pas. Les chercheurs notaient également les réseaux d'amitié, les habitudes de chaque groupe et l'identité des chefs. A la fin de cette semaine, ils prévenaient chaque groupe de la présence de l'autre.

→ Catégorisation

- **2ème période de vacances – la compétition intergroupe :**

Elle consiste en des jeux de compétition classiques. Les chercheurs observèrent une agressivité immédiate qui explosait entre les 2 groupes d'enfants.



Dans le cas où chacune des équipes ignorait l'existence de l'autre, la simple mention de son existence suffisait à déclencher des propos hostiles.

Toutes sortes de règles s'installèrent pour gérer victorieusement le conflit. La communication avec les membres de l'autre groupe, souvent d'anciens amis, fut strictement bannie. Une sorte d'autisme groupal avait cours : c'était faire preuve de trahison que de parler à l'ennemi.

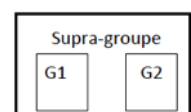
- **3ème période de vacances – la coopération :**

Elle avait pour but de ré-harmoniser les relations entre groupes. Ils vécurent donc des activités coopératives. Mais rien ne changeait dans les relations, toute activité coopérative se transformait en activité de compétition. : C'était à qui avait le mieux travaillé.



- **4ème période de vacances – la coopération supra-ordonnée :**

Sherif et son équipe s'arrangèrent pour induire une coopération supra-ordonnée, c'est-à-dire une coopération ne pouvant aboutir sans collaboration entre les 2 groupes. Pendant cette période, on vit réapparaître les anciennes amitiés ; les batailles entre groupes diminuèrent d'intensité.



Cette étude a été répliquée avec des adultes et avec toujours les mêmes résultats. On assista à la même dynamique : la compétition engendrait le conflit ; la coopération simple ne changeait

rien à la situation conflictuelle, et l'harmonie entre groupes en tension nécessite une coopération dont le succès dépend de la mise en commun des ressources de chaque protagoniste.

Les colonies de Sherif ont testé des questions théoriques essentielles et les résultats ont des implications importantes pour la vie quotidienne et les relations internationales.

Il y a 4 composantes essentielles de la théorie de Sherif :

1. Nous vivons dans un monde aux ressources limitées. Cette limitation entraîne une compétition et des conflits.
2. Le contact entre les groupes est loin de suffire pour éviter les conflits. Certains auteurs ont défendu l'idée que le contact entre groupes entraînait l'harmonie parce qu'il permettait une meilleure connaissance de l'autre, et que l'ethnocentrisme était le produit de l'ignorance. Mais comme le montre l'expérience de Sherif, le contact peut à lui seul envenimer les relations entre groupes.
Cela illustre la différence entre le contact interpersonnel et le contact intergroupe. L'anticipation du contact suffit à concevoir autrui sous un jour plus favorable (illusion adaptative et raisonnable). Mais cela est différent lorsqu'il s'agit de groupe.
Les dangers du contact ne signifient pas pour autant que celui-ci alimente nécessairement le racisme. Il peut même parfois être efficace pour le contrecarrer. Traditionnellement, on considère que pour être capable de lutter contre le racisme, le contact doit concerner des personnes de statut égal, échappant à la réputation négative de leurs groupes respectifs, et collaborant avec la bénédiction des institutions et de la société (conditions utopiques). A la place, il faudrait parler de « dé-provincialisation ».
3. La collaboration supra-ordonnée. Selon Sherif, les groupes interagiront de manière harmonieuse quand ils seront obligés de collaborer pour atteindre un objectif commun. On peut se demander si cette collaboration supra-ordonnée ne revient pas à définir autrement son groupe. Durant la compétition, il y avait « nous » et « eux » et avec la coopération supra-ordonnée, il n'y a plus qu'un seul groupe (ex : Europe). Et cela est plus facile devant un ennemi commun. Quand il n'y a pas de raison de faire bloc, les groupes ont la fâcheuse tendance à s'entre-déchirer pour les richesses limitées.

Le biais de favoritisme de l'endogroupe et la dérogation de l'exogroupe ne sont pas inéluctable mais ils sévissent presque toujours.

L'idée que les 2 phénomènes partagent des aspects complémentaires d'une même fonction, c'est-à-dire la protection de l'endogroupe.

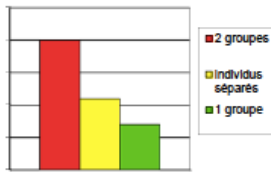
Les chercheurs vont l'hypothèse du contact : si les 2 groupes en conflit se retrouvent en contact, alors tout ira mieux. Seulement, il y a beaucoup de conditions à remplir : les groupes doivent être du même statut, le support des autorités, avoir des buts communs, il faut que les groupes coopèrent, ...

JIGSAW : Faire en sorte que 2 groupes en compétition travaillent en commun pour atteindre un même but. → Classes Puzzles : chaque enfant détient une info et on a besoin de tout le monde pour atteindre le but final.

Changement des stéréotypes : beaucoup d'essais, peu de succès...

Recatégorisation dans une identité commune (ou in-group)

GARTNER et al. :



1. Prendre 2 groupes et demander à un sujet de juger son groupe et l'autre (favoritisme endogroupal)
2. Oublier que ce sont 2 groupes et que ce n'est qu'un ensemble de gens particulier (↘ favoritisme) → chaque individu pris séparément.
3. Considérer que vous faites tous partie du même groupe

	1 groupe	2 groupes	Individus
Evaluation			
De l'in-group	5.71	5.80	> 5.39
De l'out-group	5.54	5.31	5.12
Différence	.17	.49	.27

VD : sympathique+honnête+coopératif+intéressant

Protéger son groupe

Être citoyen du monde, le groupe supra-ordonné par excellence, est un idéal noble, qui devrait être sans cesse encouragé mais il faudrait tomber dans l'angélisme et croire que cette citoyenneté spéciale abolira la prédilection pour son groupe d'appartenance. Peut-être certains individus sont-ils capables d'un amour indifférencié pour l'humanité dans sa globalité, mais ils sont assurément des exceptions dotées de pouvoirs remarquables. L'harmonie avec soi, on l'a vu, passe par le groupe d'appartenance. Celui-ci constitue une protection pour l'individu. Il fut un temps où cette protection était surtout physique. Les gens se regroupaient en clans pour mieux résister aux assauts de groupes ennemis.

Le biais de favoritisme remplit une fonction de protection ordinaire. L'ethnocentrisme, avec son racisme, assure une protection offensive, dénigrante. Ce que craignent et détestent les racistes, ce sont les mélanges. D'où plus qu'une réaction contre un autre groupes, le racisme se caractérise surtout comme une protection de son groupe que l'on ne veut pas voir perverti par l'infiltration d'éléments « étrangers ».

Notons que la peur de l'autre, dont il faut se préserver, a une direction bien précise.

Les illustrations les plus poignantes du racisme comme protection de l'endogroupe sont nées au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. (2 exemples de recherche livre)

Il a été montré que lorsque les individus craignent pour l'intégrité de leur groupe, ils agissent en sentinelle. Ils se montrent beaucoup plus hésitants à classer quelqu'un dans leur groupe que dans un autre, ils demandent davantage d'informations quand il s'agit de leur groupe, et en cas d'incertitude, ils refusent l'adhésion alors qu'ils n'hésitent pas à classer une personne douteuse dans l'autre groupe.

Définition d'autrui de Todorov (1989) : « un égal à nous ». Je peux préférer tel autrui à tel autre, mais il n'en reste pas moins que nous sommes tous égaux, disposant des mêmes droits. Egalité ne signifiant pas similitude, autrui et moi pouvons diverger sur différents points sans que cela n'instaure une inégalité profonde. Bien sur, l'un peut avoir raison sur l'autre, mais la bonne réponse n'a rien à voir avec notre groupe d'appartenance.

Ce chapitre veut montrer combien le racisme s'ancre dans des processus normaux, dont beaucoup sont, paradoxalement, utiles au fonctionnement de la société.

Certains disent que l'ethnocentrisme dit racisme car on y retrouve la combinaison du biais de favoritisme endogroupal et le rejet de l'autre groupe. Qui dit ne pas aimer un groupe ne dit pas nécessairement racisme.

Chapitre 3 : Variations sur le racisme

Définition du racisme donnée au premier chapitre :

« Le racisme est un antagonisme profond ou au contraire une condescendance apparemment inoffensive, conscients ou non, à l'encontre de membres d'un groupe donné du seul fait de leur appartenance à ce groupe. Il se manifeste aussi bien au niveau du comportement –la discrimination- que des croyances –les stéréotypes- et des réactions cognitivo-affectives – les préjugés. »

Les recherches empiriques aux Etats-Unis ont de longtemps précédé les études européennes qui ont dû attendre l'immigration récente d'Afrique et de l'Est de l'Europe. Le chapitre respecte cet ordre chronologique.

Le dilemme américain

Jones définit l'essentiel du dilemme original comme ceci : « *Pour Myrdal, le dilemme américain se caractérisait par une gêne morale. Il se situait dans le cœur. Le dilemme américain se trouvait dans une zone spécifique des relations raciales dans lesquelles les échecs étaient consciemment reproduits dans les arrangements institutionnels de la société. Le problème du dilemme américain était une turpitude morale.* (p. 612) »

- Au XIXe siècle, un esclave comptait pour 3/5.
- De 1880 à 1950, période « Jim Crow », tout était séparé.
- 1970, période Martin Luther King et volonté de s'attaquer à des problèmes fondamentaux.

Jones résume le nouveau dilemme américain comme le conflit entre les valeurs démocratiques de liberté et d'égalité indépendamment de la race, d'une part, et d'autre part la croyance que liberté et égalité ne pourront pas se passer de la prise en considération de la race. En d'autres termes, alors que liberté et égalité devaient se déployer dans l'harmonie, il devenait évident que ces 2 fleurons étaient empêtrés dans les pires ronçeraies que la culture avait pu mettre en place, ronçeraies travesties en plates-bandes harmonieuses.

Racismes subtils

Il est manifeste que la doctrine de la hiérarchie des races est devenue largement illégitime même si elle est encore utilisée par beaucoup d'individus. Dans la mesure où s'exprimer de façon dérogativement raciste est devenu de moins en moins accepté socialement, d'autres formes de racismes, qu'on pourrait qualifier de « subtiles », se sont développées.

= Racisme moderne qui consiste en un mélange d'antagonisme contre les Noirs et de défense de valeurs américaines traditionnelles comme le travail et le respect de l'autorité.

= Racisme symbolique car les expressions de racisme sont énoncées d'une manière abstraite et idéologique censée refléter des codes sociaux plutôt qu'une réaction individuelle.

Une échelle de racisme moderne a été imaginée et est probablement la plus fréquemment employée quand on veut mesurer le racisme explicite, c'est-à-dire conscient. Il est peut probable que cette échelle diminue abusivement le racisme réel : celui-ci est mal vu par la société alors que les items de l'échelle sont transparents. Cette transparence ne peut amener les

répondants qu'à mentir ou à se mentir pour être en correspondance avec la norme sociétale. Pour mesurer le racisme, il faut avoir des mesures dont les sujets ne soient pas conscients ou dont ils ne peuvent contrôler les réponses.

Exemple : Le test d'associations implicites (IAT) – Greenwald, McGhee & Schwartz (1998)

Etape 1 : 5 prénoms francophones et 5 arabes : presser le plus rapidement touche A si francophone et touche P si arabe. Tâche répétée 50 fois.

Etape 2 : Idem avec des attributs positifs ou négatifs

Tâche compatible Etape 3 : 4 types mots présentés : si francophone ou positif = presser touche A
si arabe ou négatif = presser touche P

Etape 4 : Même attributs positifs et négatifs qu'en étape 2 mais les touches sont inversées : touche A pour les négatifs et touche P pour les positifs.

Tâche incompatible Etape 5 : Presser touche A si francophone + négatif et touche P si arabe + positif

Le présupposé de base est qu'il est plus facile (donc on répond plus vite) d'associer des éléments de même valence (+ et + ou – et –). La différence entre les tâches compatibles et incompatibles mesurera le degré de racisme.

Si les tests, explicites et implicites, mesurent bien le racisme, il devrait y avoir une corrélation entre eux : en fait les mesures explicites montrent de fortes corrélations entre elles et il en est de même pour les mesures implicites. Les corrélations entre mesures explicites et implicites sont moins élevées. Si ces 2 types de mesures étaient fortement corrélés, cela signifierait qu'elles mesurent la même chose. La corrélation positive pas trop élevée montre que les racistes explicites et implicites sont cousins sans être identiques.

Cela a servi à mesurer le racisme aversif : ils désignent les gens qui, très sincèrement, croyaient ne pas être racistes, mais qui laissent échapper leurs véritables attitudes inconscientes – racistes- lors de circonstances favorables. Les racistes aversifs ne se montrent pas racistes avec des mesures explicites mais se révèlent racistes avec des mesures implicites non contrôlables = racistes subtils.

Color-blind et color-conscious

Color-blindness est une idéologie selon laquelle il faut supprimer les différences, donc les catégories, de sorte que tous les individus soient égaux et semblables. L'idéal était que les individus se sentent citoyens de l'univers. Plus d'appartenances de groupes ou alors des appartenances qui favorisent les contacts personnalisables entre membres de groupes.

A l'opposé, il y a la *color-consciousness* ou multiculturalisme. Les définitions ne politiques varient, nous prendrons la définition psychologique. Est *color-conscious* quelqu'un qui reconnaît l'existence de divers groupes et qui respecte les différences entre ceux-ci. Les recherches comparatives entre les 2 types d'idéologie sont encore rares mais toutes sont en faveur de la *color-consciousness*.

L'auteur et son équipe de recherche trouvaient que dans la *color-consciousness*, la reconnaissance des différences était bénéfique, mais elle devenait néfaste, explicitement raciste, au moment où ces différences n'étaient pas respectées. Dans la *color-blindness*, le fait que tous les individus soient considérés comme égaux était avantageux dans les relations intergroupes. Le problème dénoncé par les minorités avec cette idéologie accusait les groupes dominants de confondre égalité avec similitude à soi, c'est-à-dire l'obligation pour les minorités de s'assimiler aux groupes importants, de les copier.

Dans la *color-consciousness*, l'intégration, c'est-à-dire la reconnaissance réciproque et respectueuse des différences, s'oppose au racisme explicite, au non respect de spécificités. Dans le *color-blindness*, c'est l'individualisation qui confronte un racisme larvé (subtil, aversif,...) à savoir l'assimilation.

Exemple :

		Color-consciousness				Color-consciousness	
		Intégration ↗	Racisme explicite ↗			Individualisme ↗	Assimilation ↗
Partenaire avec voile	Performance ↗	Performance ↗	Performance ↗	Partenaire avec voile	Performance ↘	/	/
Partenaire sans voile	Performance ↗	Performance ↗	Performance ↗	Partenaire sans voile	/	/	Performance ↗

En fait, l'auteur croit que la plupart des progressistes nord-américains se trompent d'étiquette, *color-conscious*, et sont en fait tous des individus égaux sans groupes qui n'est qu'une des stratégies de la *color-blindness* avec l'assimilation raciste.

Les individualistes qui s'ignorent ont toutes les raisons de ne pas s'imaginer racistes, même à un degré aussi minimal que possible. Ces gens font très bien la différence entre racisme explicite et racisme par assimilation qui nous susurre à l'oreille : « soyez l'un des nôtres ». Puisqu'ils acceptent les différences entre groupes pour être à la mode, ces individus s'imagineront à tort multiculturels. Leur acceptation des groupes est toutefois teintée d'une peur du relativisme et ils dérivent vers l'individualisme, c'est-à-dire l'universalité.

Par ailleurs, face au nombre d'actes de délinquance commis par des jeunes Maghrébins et à la médiocrité de leurs résultats scolaires, beaucoup dénoncent l'échec de la multiculturalité et de l'intégration. Selon ces personnes, l'intégration, avec son respect des spécificités, ne fait que multiplier les ghettos. Ces mêmes personnes, qui savent sans doute que l'assimilation est généralement taxée de raciste, parlent de remplacer la multiculturalité par l'interculturalité. Ils présentent cette dernière comme une intégration réussie, qui ne favorise plus les ghettos mais la rencontre. L'un va vers l'autre. Ou plutôt, c'est à l'un d'aller vers l'autre parce que l'interculturalité signifie surtout assimilation.

Trouver un mot en 3 questions à un complice avec un prénom marocain portant ou pas un foulard, certains mots sont « critiques » (terrorisme)

→ Color-consciousness : reconnaître les différences

- Plus on est en faveur de l'intégration (on coopère) mais aussi plus on est raciste explicite (« terrorisme » est toujours activé), laors plus le performance augmente, avec foulard ou pas.

→ Color-blindness : égalité

- Plus on est individualiste (refus des appartenances groupales) et moins bonne est la performance seulement si foulard (« gêne si signe d'appartenance »)

- Plus on est en faveur de l'assimilation (racisme « larvé » où l'autre doit être assimilé à soi) et plus la performance augmente seulement si pas de foulard (puisque l'autre sans foulard est « assimilé »)

Ignorance plurielle

Pour améliorer nos connaissances en matière de relations entre groupes, l'idéal serait de voir comment se déroulent des interactions entre Blancs et Noirs. Si on demande à des individus, un Blanc et un Noir, d'entrer en interaction, aucun ne sautera de joie et si on leur demande la raison de ce manque d'enthousiasme, ils répondent l'un comme l'autre qu'il serait souhaitable que les divers groupes aient davantage de contacts, mais qu'ils ne sont personnellement pas motivés parce que les autres ne sont sans doute pas intéressés. Toutefois, lorsqu'on leur demande pourquoi eux, personnellement, n'ont pas envie d'entrer en contact, les réponses sont différentes de celles qu'ils avaient attribuées à l'autre groupe. Les Noirs disent avoir peur d'être rejetés et les Blancs disent avoir peur de passer pour des racistes. En d'autres termes, Noirs comme Blancs ont peur d'être rejetés, mais l'un comme l'autre disent que les membres de l'exogroupe sont réticents à interagir par manque d'intérêt. C'est ce qu'on appelle une ignorance plurielle, c'est-à-dire une croyance, ou une action, basée sur une idée qui passe pour vraie alors qu'elle est en réalité infondée.

La vraie raison de l'évitement a, en réalité, trait au racisme. Dans ce contact, pour ne pas commettre d'impair, le raciste aversif va donc faire très attention à ce qu'il dit et, ayant bien contrôlé la situation de son point de vue, il en sortira content. Ce n'est pas le cas des Noirs ; ils savent également que les Blancs sont capables de contrôler leurs paroles, mais ils savent également que le comportement moteur est beaucoup moins contrôlable. C'est donc à ce dernier qu'ils prêtent attention. Cela leur paraît moins satisfaisant et ils jugeront le Blanc hypocrite.

La plupart des recherches se font aux Etats-Unis, où la distinction Blanc-Noir prévaut. En Europe, ce sont les immigrants qui sont la cible privilégiée du racisme. En Belgique, les Maghrébins sont des cibles privilégiées du racisme, mais ce qu'ils endurent cache souvent des racismes plus subtils mais tout aussi délétères.

Chapitre 4 : Forces et faiblesses des stéréotypes

Beaucoup d'expressions, telle que les femmes sont émotives et nulles en sciences, peuplent le vocabulaire de beaucoup de monde. Elles constituent des stéréotypes qui sont un signe des plus visibles du racisme. Un des plus attaqués aussi, mais également un des moins bien compris. Ce chapitre se veut une mise au point sur les faiblesses des stéréotypes autant que sur leur utilité.

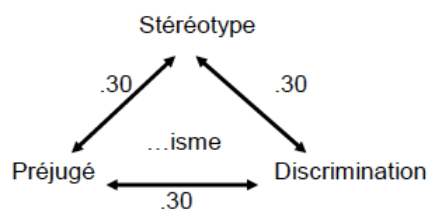
Les stéréotypes sont des croyances partagées par l'ensemble des membres de groupes à propos des traits de personnalité et des comportements des membres d'un autre groupe. Expressions rabâchées ou blagues d'un goût douteux, ils sont un véhicule privilégié du racisme. Par ailleurs, le recours aux stéréotypes est une nécessité de la vie en société car ils remplissent des fonctions vitales. Toutefois, les stéréotypes ont une réputation sulfureuse depuis l'emploi en psychologie sociale de ce terme d'imprimerie – une forme destinée à produire des mises en page en grand nombre.

Selon l'auteur, ce ne sont pas les stéréotypes en tant que tels qui font problème mais leur usage éventuel. Il aimerait distinguer ce qui donne une mauvaise réputation aux stéréotypes, ce qui fait qu'ils sont essentiels pour le fonctionnement mental, et finalement passer en revue leur usage raciste.

Le stéréotype a exactement le même impact que l'effet de primauté, le stéréotype colore également l'impression de la même façon ! Ce sont des filtres « colorés ».

Mais il y a des lois, des normes personnelles et sociales qui nous « empêchent » de laisser nos a priori et nos attentes négatives influencer nos jugements, opinions et surtout comportements.

Les stéréotypes ne sont jamais neutres et ont plusieurs facettes. Le stéréotype peut être positif ou négatif : en général, on a majoritairement des stéréotypes positifs vis-à-vis de son IN groupe et majoritairement des stéréotypes négatifs vis-à-vis de l'OUT groupe.



Toutes choses étant contrôlées, la seule explication de la différence de traitement est due à la catégorie d'appartenance.

Si on connaît 1 des points, on ne sait rien des 2 autres.

Sous quelles formes voit-on apparaître les stéréotypes ?

Si on pose la questions abruptement, on risque de ne pas voir de réponses positives ne sont car les personnes sont sûres d'elles ; elles ne pensent pas que ce qu'elles disent est un stéréotype, elles pensent que c'est une réalité. (ex : les Noirs sont fainéants).



La mauvaise réputation des stéréotypes

Les psychologues sociaux se méfiaient des catégories parce qu'elles peuvent correspondre à des groupes et qu'il peut y avoir des conflits entre eux. Les stéréotypes sont la cible des reproches les plus fréquents :

1. Les stéréotypes seraient abusifs car ils consisteraient en une **généralisation**.
2. Les stéréotypes auraient un caractère **simpliste**. Ce sont des croyances destinées à expliquer les comportements d'un groupe. En d'autres mots, ce sont des théories qui se veulent explicatives mais qui, en toute objectivité, ne réussissent qu'à être répétitifs. On sous-entend que celui qui a recours à des stéréotypes pour juger un individu particulier fait preuve de paresse cognitive.
3. Les stéréotypes seraient **rigides et persistants** en dépit d'évidences contraires. Nous connaissons tous des gens qui s'accrochent à leur croyances quelles que soient les situations. Néanmoins, on peut défendre la rigidité des stéréotypes en se montrant malléable. Il suffit de faire en sorte que la croyance stéréotypée devienne réalité.

Selon certains auteurs, il est illogique de juger un individu à partir de sa catégorie d'appartenance. Puisque, par définition, les stéréotypes s'adressent à une catégorie rassemblant les individus plus ou moins semblables, mais néanmoins différents entre eux, comment peut-on logiquement appliquer les mêmes critères à la catégorie entière et à un individu précis ? Pour certains, cette confusion entre l'individu et le membre du groupe est non seulement illogique, mais elle serait aussi immorale.

On entend souvent dire des stéréotypes qu'ils sont faux. Il est évident que les jugements sont erronés mais cette inexactitude fait précisément partie de la définition même des stéréotypes qui se veulent des généralisations, des approximations. En tant que tels, ils ne peuvent s'appliquer exactement à tous les membres d'une catégorie, mais ce n'est pas à ce niveau particulier, individuel, qu'il faut jauger leur fausseté éventuelle. Pour qui emploie le stéréotype à bon escient, celui-ci doit correspondre à la réalité subjectivement perçue. Il doit « expliquer » la catégorie sociale, sans nécessairement coller à une réalité objective. Le problème n'est donc pas tellement la fidélité des stéréotypes à la réalité, mais sa correspondance aux croyances sur la réalité, qui comprend sans doute un noyau de vérité. Le stéréotype va guider et influencer. Les gens doivent donner un sens à ce qui leur arrive. Il est évident que si le stéréotype est complètement étranger à la réalité, il ne sera d'aucune utilité et même nuisible. Pour être utiles, les stéréotypes ont sans doute besoin d'un « noyau de vérité ».

Tous les stéréotypes sont lourdement évaluatifs : ils disent du bien ou du mal. Les groupes s'attribuent des caractéristiques plus positives qu'ils n'en attribuent aux autres, alors que le « noyau de vérité » est identique.

Il existe une autre raison à la plus grande négativité des exogroupes. Il est plus utile de savoir ce qui est mauvais que ce qui est bon. Il existe un éveil particulier pour ce qui est négatif et pourrait être dangereux.

Lorsque les gens s'efforcent volontairement de ne pas penser à des stéréotypes, ils sont confrontés à une double tâche. La première est évidente : éviter de penser de manière stéréotypée. La deuxième à vérifier que les stéréotypes ne font pas intrusion dans les idées, et elle produit un effet ironique. Cela va faire en sorte que, de manière inconsciente les stéréotypes seront constamment à l'esprit donc au moindre moment de relâchement, les stéréotypes seront prêts à s'engouffrer : un **effet boomerang** se produit.

S'interdire absolument de penser de façon stéréotypée est donc doublement coûteux. Les efforts consentis avec les 2 tâches (ne pas penser et vérifier) empêcheront les gens de s'investir dans une interaction épanouissante. L'échec est donc total : la censure des stéréotypes n'est pas une solution adéquate.

Contre les stéréotypes : Les remèdes...

En suivant l'approche de la **cognition sociale** : « *Je ne suis pas raciste donc je refuse d'utiliser le stéréotype culturel...* »

Macrae a testé le postulat selon lequel on pourrait freiner explicitement nos stéréotypes. Cette étude a lieu en Angleterre et porte sur les Skinhead. Le stéréotype sur ces personnes est souvent partagé par la plupart des gens et est plutôt perçu comme acceptable.

Il demande d'imaginer qui est la personne (photo) pendant 10-15 sec. Puis il demande de décrire une journée-type de cette personne.

Ensuite, il présente cette description à des juges et leur demande d'évaluer la quantité de stéréotypes qu'il y a dans le texte.

1^{ère} tâche : Condition de contrôle : décrivez une journée typique
Condition suppression : décrivez une journée typique mais n'utilisez pas votre stéréotype.

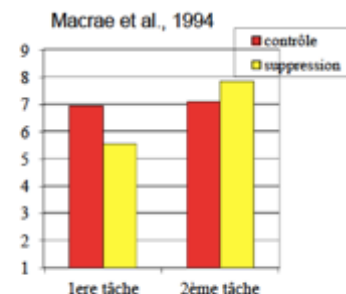
On propose les descriptions aux juges et voici les résultats :

Moins de stéréotypes dans la description du Skinhead si on a demandé explicitement de ne pas utiliser le stéréotype.

2^{ème} tâche : Condition contrôle et suppression : même consigne, décrivez la journée de cette personne (autres photos).
Même nombre de stéréotypes pour le GC et pour le groupe Suppression, les stéréotypes sont plus forts.

Si on nous interdit de penser à quelque chose, on y pense et quand on relâche l'obligation, ce qu'on a supprimé revient plus fort.

= EFFET DE REBOND OU EFFET BOOMERANG !



IDEM mais pour la 2^{ème} tâche, le sujet va dans une pièce où sur une chaise, il y a des vêtements de skinhead et on calcule combien de chaises le sujet va laisser entre lui et les vêtements.
→ Les stéréotypes apparaissent.

L'utilité des stéréotypes

Pourquoi a-t-on des stéréotypes ?

Voici 4 angles de réponses :

Stroebel & Insko, 1989

	Conflit	Conflit
Individu	<p><i>Approche psychodynamique</i></p> <ul style="list-style-type: none"> ■ Personnalité a-normale ■ Mécanisme de défense ■ Personnalité autoritaire 	<p><i>Approche de la cognition sociale</i></p> <ul style="list-style-type: none"> ■ (3) Stéréotypes inévitables ■ (4) Schéma et catégorisation sociale ■ Visibilité et illusion de corrélation ■ (5) Identité sociale
Groupe	<p><i>Approche des conflits sociaux</i></p> <ul style="list-style-type: none"> ■ (1) Conflit social réaliste et « bouc-émissaire » ■ Privation relative 	<p><i>Approche socio-culturelle</i></p> <ul style="list-style-type: none"> ■ Socialisation et médias ■ Apprentissage social et imitation ■ (2) Dominance, légitimité sociale et institutionnalisation

L'origine est soit au niveau de l'individu ou du groupe et on y ajoute la présence ou non de conflits.

(1) Conflit social réaliste : de la compétition entre groupes au « bouc-émissaire »



Hovland & Sears (1940, voir aussi Hepworth & West, 1988) :
 $r = -0.72$ (mais prudence...)

Il y a une corrélation de -0,72 entre les courbes :
- quand le prix du coton ↘, les lynchages ↗ et sont + sanglants.
- quand le prix du coton ↗, les lynchages ↘ et sont - sanglants.

→ Le bouc-émissaire fait partie de la catégorie inférieure (stéréotype méprisant- incompetent et peu chaleureux)
Plus récemment, le bouc-émissaire peut aussi faire partie de la catégorie supérieure (stéréotype envieux – très compétent et peu chaleureux)
Dans les 2 cas, c'est l'autre qui est désigné comme la source que nos problèmes.

(2) Dominance, légitimité et institutionnalisation

- Clarks & Clark, 1947 :

Les enfants sont socialisés dans un environnement entouré de Blancs.

On demande à des enfants Noirs de juger une poupée : Laquelle est la plus sympa ? jolie ? laide ? vilaine ? Laquelle te ressemble ?

Dès 3 ans, les enfants choisissent la poupée blanche et disent que la poupée



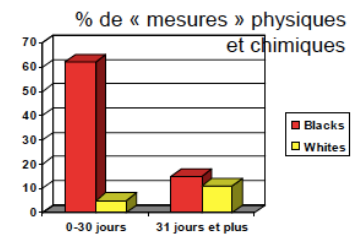
noir est la « méchante » alors qu'ils sont conscients qu'ils sont eux-mêmes Noirs.
 Pourquoi est-elle vilaine, laide ? Parce qu'elle est noire
 Pourquoi est-elle belle, sympa ? Parce qu'elle est blanche
 Questions biaisées ?

- Porter, 1971 : Les enfants Noirs refusent les poupées noires et préfèrent les blanches.

- Blond et al., 1988 : Dans un hôpital psychiatrique, on observe les mesures de prévention physiques et chimiques selon la couleur de peau des patients.

Dans le 1^{er} mois, 60% des patients noirs reçoivent ces mesures or dans la réalité, ce sont les blancs qui sont les plus agressifs

→ STEREOTYPES !!!!!!!



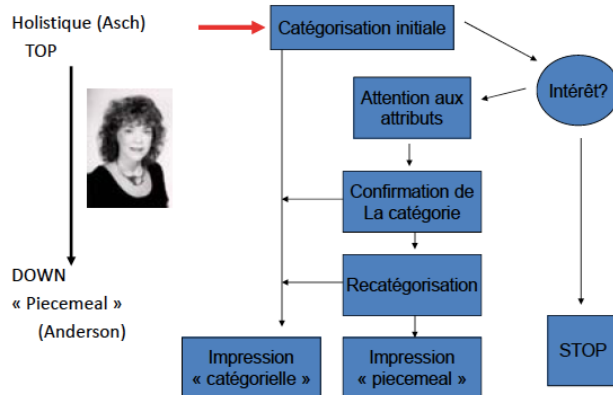
Même type d'étude avec des Blancs et des Aborigènes (dénusés de sens) en Australie.
 Ce sont les aborigènes qui trouvent le plus dans des centres de correction.

Aux USA, on a regardé le nombre de voitures qui passent sur l'autoroute et regarde si Blancs ou Noirs → Majorité de chauffeurs Blancs (90%)

Ils sont 5X moins arrêtés que les Noirs. On fouille 5 X plus les voitures des Noirs que des Blancs, il est donc logique qu'on trouve plus de drogue dans les voitures des Noirs.

Il s'agit d'une certaine **institutionnalisation**, ces stéréotypes sont coulés dans les institutions.

(3) les stéréotypes sont « inévitables » : le modèle du continuum de Fiske



On ne peut s'empêcher de plébisciter le processus avec des catégories initiales (cfr Patricia Devine) → C'est spontané !

Le passage d'un morceau à l'autre demande un certain intérêt

On recrée une nouvelle catégorie « spéciale » pour la personne. On sort l'exemple pour resserrer la catégorie.

(4) Schéma et catégorisation sociale

Schéma : principe organisateur de la perception sociale

Catégorisation sociale : grouper les individus selon leurs similitudes perçues (sexe, âge, couleur, ...). Elle nous aide à organiser la réalité.

Elle s'établit très vite sur des similitudes. A partir du moment où on regroupe des caractéristiques (hommes-femmes) → accentue l'écart entre les catégories.

→ Elle conduit donc à l'accentuation des différences entre catégories et à la diminution des différences intra-catégorie, d'autant plus que la catégorisation est importante pour le percevant.

Etude voir ci-dessous

(5) Théorie de l'identité sociale et justification de son endogroupe – Tajel – Klee et Kandinsky

voir p 6-7-8

Catégoriser le monde revient à faire preuve d'intelligence parce que nous sommes à même de mieux le maîtriser. Avec économie, la catégorisation donne sens à un environnement qui, sans elle, serait un pur chaos. Economie, action et apprentissage sont favorisés par la catégorisation. Parmi toutes les catégories possibles, il y a celles des objets sociaux. Contrairement à d'autres, et à moins de recourir aux définitions des dictionnaires, les catégories sociales ont la particularité d'être arbitraires.

Dans la mesure où nous pensons la réalité en catégories sociales, il est impossible de faire l'impasse sur les stéréotypes. Ne pas en avoir reviendrait à considérer ces catégories comme des coquilles vides ou uniquement peuplées d'individus uniques. Ces 2 solutions sont absurdes. En effet, si les catégories sont vides d'attributs, de caractéristiques, ou seulement composées d'individus singuliers, on ne voit pas pourquoi on aurait besoin de catégories sociales et l'on retomberait dans le chaos évoqué plus haut. Les stéréotypes constituent les indispensables représentations mentales qui remplissent les catégories.

D'après Tajfel et Wilkers (1963 ; voir aussi Corneille et Al., 2002)

	Condition 1		Condition 2		Condition 3	
			A/B	B/A	A	B
Moy	8	6	8	6	10	4
Disp	10	8	10	8	11	5
	6	4	6	4	9	3

Voici une expérience de psychologie sociale qui, à première vue, n'a rien à voir avec le racisme et les stéréotypes. Elle est pourtant essentielle pour la compréhension de la stéréotypie.

- Les participants sont des étudiants anglais. Ils voient plusieurs fois et dans un ordre aléatoire une série de 8 diapositives. Sur chacune d'elles figure une ligne verticale de longueur différente. Lors de la dernière vision de ces 8 diapositives, les étudiants doivent exprimer la longueur des différentes lignes. Leurs jugements correspondent à la réalité.
- D'autres participants voient des diapositives légèrement différentes en ce sens que chaque ligne est accompagnée de la lettre A ou B. Cette distribution de lettre a été faite au hasard et le jugement final coïncide à nouveau avec les longueurs objectives des lignes.
- Dans un troisième groupe, les lignes sont à nouveau accompagnées de la lettre A ou B, mais cette fois, la même lettre, par exemple A, est appariée aux 4 lignes les plus courtes et la lettre B est appariée aux 4 lignes les plus longues. Cette dernière situation crée 2 groupes différents de lignes : les courtes A et les longues B. Une telle catégorisation a un effet drastique sur les jugements.

Deux phénomènes se produisent simultanément, les participants **homogénéisent** la longueur des lignes à l'intérieur d'une même catégorie et ils **accentuent** les différences de taille entre les 2 catégories.

Les phénomènes d'accentuation des similitudes à l'intérieur des catégories et des différences entre catégories sont donc des processus tout à fait normaux. Dans le cas de groupes sociaux avec lesquels il faut interagir, les jugements sur les membres auront souvent trait à des descriptions ou à des évaluations de leurs comportements ou de leurs traits de personnalité. Ces jugements seront, par définition, des généralisations. C'est l'ensemble du groupe qui est jugé sur une caractéristique estimée à tort ou à raison typique, et non telle ou telle personne.

Cette généralisation est à la base de beaucoup de malentendu et pourtant, ses 2 principaux résultats – l'homogénéité et le prototype- sont d'une utilité phénoménale.

L'*homogénéité* à l'intérieur des catégories facilite énormément l'usage de celles-ci. On peut s'attendre à des caractéristiques plus ou moins semblables sans devoir dénicher toutes les nuances.

Un prototype nous aidera ; c'est le meilleur exemplaire de la catégorie. Ceci ne veut pas dire que tous les groupes sont uniformément homogènes ou qu'ils aiment l'être. L'endogroupe majoritaire se dit généralement plus varié que la minorité, et celle-ci revendiquera d'ailleurs l'homogénéité quand elle veut paraître cohérente et solidaire.

Dans la mesure où la réalité est éparpillée en diverses catégories sociales, les stéréotypes sont là pour nous guider dans le puzzle et lui donner une signification, même répétitive.

On attaque aussi les stéréotypes parce qu'ils sont rigides, ne s'adaptant pas à la réalité singulière et dynamique. Cette critique oublie leur fonction.

Jugeabilité sociale

A quelles conditions les stéréotypes apparaissent-ils ?

1^{ERE} CONDITION :

L'expression des stéréotypes se fait si on peut le justifier par la « réalité » → il faut le légitimer, il faut une excuse.

Notre perception est tronquée par nos attentes !

Il ne faut pas croire que les gens sont prêts à spéculer sur la personnalité de quelqu'un à partir d'une seule généralisation comme appartenance catégorielle.

Deux psychologues, **Darley et Gross**, ont imaginé une expérience à ce propos.

1.

- * Par vidéo, ils ont montré la petite Hannah dans son environnement journalier. La moitié des participants voyait Hannah riche alors que l'autre voyait Hannah pauvre.
- * Ensuite, se basant sur la relation entre intelligence et statut socio-économique, ils ont demandé à tous les participants d'estimer les résultats scolaires d'Hannah.

Pas de différences ! Les gens ne tombaient pas dans le piège du stéréotype aveuglant.

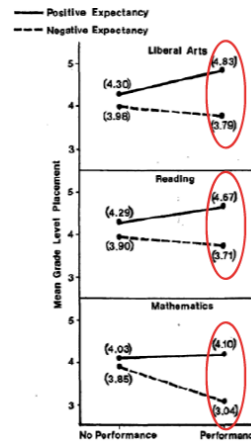
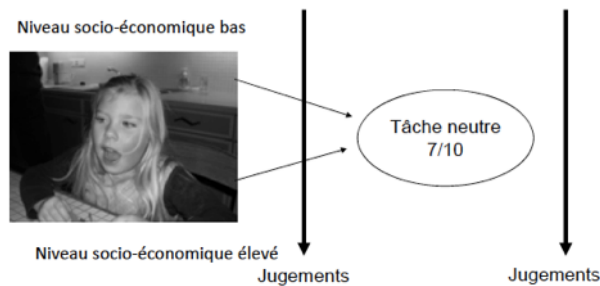
2.

A d'autres participants, les auteurs ont montré non seulement la première vidéo concernant l'environnement mais aussi une autre dans laquelle Hannah passait un pseudo-test d'intelligence dont les résultats (inexistants) étaient impossibles à deviner.

Cette fois, les gens étaient victimes de leurs stéréotypes. Hannah riche était jugée plus intelligente qu'Hannah pauvre.

On ne peut pas dire que ces derniers exprimaient seulement un stéréotype ; en fait ils avaient reçu la seconde vidéo de manière tout à fait différente selon la richesse de Hannah : le test était

perçu comme plus difficile et la performance comme supérieure dans le cas de la riche Hannah que dans celui de la pauvre Hannah.



Difficulté du test?
attente +, = 4.8
attente -, = 3.9

Combien de bonnes réponses?
Q faciles:
attentes +, 94%
attentes -, 79%
Q moyennement difficiles
attentes +, 69%
attentes -, 53%

Quand les individus croient disposer d'informations psychologiques, ils se sentent capables d'émettre des jugements psychologiques. Il suffit que les gens se croient en position de juger pour qu'ils le fassent effectivement. Bien qu'utile, le stéréotype peut être dangereux !

Toutefois, plutôt que de recourir à l'hypothèse que les participants jouaient aux psychologues, on émet l'idée que les jugements stéréotypés pouvaient provenir de l'impression d'avoir des informations. Quand on a cette impression, on se croit en position de pouvoir juger.

Les études sur la jugeabilité sociale figurent parmi les études de psychologie sociale les plus séduisantes et les plus interpellantes. Elles prouvent à quel point on peut se fourvoyer sur notre habileté à juger autrui. Ainsi, certains jugements qui nous semblent parfaitement fondés et justifiés ne sont en réalité que l'expression de nos a priori et stéréotypes.

Les conséquences de ce phénomène sont encore plus importantes quand les jugements émis ont un impact décisif sur la vie de la personne dont on se fait une impression.

Le véridique serait-il individuel ?

Le reproche qu'il est illogique de juger un individu à partir de sa catégorie d'appartenance est mal fondé. Par définition, les stéréotypes s'adressent à une catégorie rassemblant des individus plus ou moins semblables mais néanmoins différents entre eux.

Est-il illogique, déraisonnable ou même immoral, de juger quelqu'un sur base de sa seule appartenance catégorielle et des croyances attachées à cette appartenance ? Cela dépendra du type de jugement, de son importance et de sa cible. Dans des situations importantes beaucoup de gens résistent à baser leur jugement sur la seule appartenance catégorielle.

De nombreuses situations demandent des jugements beaucoup moins précis et où il est logique, raisonnable et moral de tenir compte de l'appartenance catégorielle, surtout si c'est la seule information que nous détenons. (ex : quartier le soir)

Prétendre que les stéréotypes sont nécessairement faux revient à les dénaturer et à les confondre avec des descriptions réalistes, exactes, d'autrui mais on peut dire que nos impressions minutieuses, fines, d'autrui ne sont pas gage d'exactitude.

Il est absurde de soutenir à la fois qu'un stéréotype est trop rigide et que celui qui persiste à l'utiliser est nécessairement paresseux. En effet, s'il y a rigidité, cela signifie que le stéréotype est défendu bec et ongles en dépit d'informations contraires. C'est d'ailleurs cette persistance dans le stéréotype qui irrite, mais ce reproche est étrange car on ne fait pas le même procès aux théories scientifiques. Or, les stéréotypes sont les théories de Monsieur Tout-le-monde pour se débrouiller dans la vie quotidienne. De même que les scientifiques ne sont pas prêts à abandonner leur théorie favorite devant des résultats contradictoires, on ne voit pas pourquoi il devrait en être autrement avec les stéréotypes. Si nous devons constamment les mettre en questions, ils ne répondraient plus à leur fonction qui est de nous guider et de donner un sens à ce que nous vivons.

Censurer les stéréotypes explicitement négatifs ne me semble pas constituer une solution valable car où faudrait-il s'arrêter ?

Un fonctionnement adéquat avec la réalité demande que celle-ci soit découpée en catégories. Il en va de même avec les objets sociaux qui formeront des groupes. Nous accentuerons aussi les similitudes à l'intérieur de catégories de même que les différences entre les catégories. Etant donné que les gens doivent interagir, directement ou indirectement, avec les membres de leur groupe et des autres groupes, il est indispensable qu'ils aient une idée de ce qui les attend. En d'autres termes, ils doivent se forger une théorie, naïve mais la plus valable possible, sur ces membres. Ces théories naïves sont les stéréotypes, et les gens leur trouvent une relative validité dans le fait qu'elles sont partagées par les autres membres de leur groupe et qu'il y a un « noyau de vérité ».

Les généralisations évaluatives que sont les stéréotypes sont des simplifications de la réalité, mais pas nécessairement des simplismes. Utilisés comme des théories naïves pour guider l'action et lui donner sens, les stéréotypes résistent aux informations contradictoires. Toutefois, cette résistance ne signifie pas pour autant raideur. Au contraire, on pourrait même reprocher aux stéréotypes trop de flexibilité, s'adaptant aux circonstances au gré du bon vouloir de ses tenants.

Pour les relations entre groupes, les stéréotypes employés devraient avoir un « noyau de vérité », mais ce dernier n'implique nullement qu'ils s'appliquent à tous les membres d'un groupe. Que du contraire, puisque les stéréotypes sont par définition des généralisations. Il serait donc aussi absurde de croire qu'un stéréotype raconte nécessairement la vérité sur un membre quelconque d'un groupe que de se passer d'une information stéréotypée quand c'est la seule information dont on dispose.

Chapitre 5 : L'usage raciste des stéréotypes

Le cas des blagues racistes

S'il est une situation où tout le monde est conscient des stéréotypes en jeu, c'est bien celle de la blague. Mais est-ce nécessairement du racisme que de raconter des blagues « racistes » et d'en rire ?

La postulat de départ est que le narrateur n'a nullement l'intention d'exprimer un quelconque racisme, la blague est de bon goût, spirituelle et racontée dans un contexte adéquat, peut-être devant les cibles elles-mêmes du stéréotype, c'est-à-dire pour les taquiner et non les insulter.

Attention cependant les seules recherches (américaines d'ailleurs) connues à ce propos montrent que plus on apprécie les blagues racistes, plus on a raciste tendance à être raciste.

La blague raciste est une manifestation de racisme sauf là où la diversité culturelle s'exprime entre amis de même statut. Pour beaucoup, exprimer une blague stéréotypée est tabou. Les gens connaissent les blagues mais se doivent de les garder secrètes. Les secrets se soufflent à une personne à la fois et les stéréotypes se distillent entre amis seulement.

Les recherches sur l'usage raciste des stéréotypes

Walter **Lippmann** disait que le stéréotype est une sorte de représentation schématique, d'image mentale, qui sert à la reproduction d'une idée.

Une dizaine d'années plus tard les chercheurs tentent de recueillir des « images dans notre tête ». Jusque dans les années 80, les chercheurs intéressés par les stéréotypes vont fonctionner comme des académiciens responsables de dictionnaires. Ils vont essayer de recueillir les stéréotypes de la plupart des gens sur la plupart des gens et dans la plupart des circonstances. La seule chosen intéressante est qu'ils ont trouvé le moyen de mesurer les stéréotypes.

Dans les années 50, des psychologues américains ont réalisé l'expérience suivante. Ils montraient plusieurs dessins à des volontaires blancs qui devaient chacun porter un raconter ce qu'ils avaient vu à d'autres personnes blanches, qui faisaient de même avec une série de troisième transmetteurs, et ainsi de suite jusqu'à ce que les chercheurs demandent aux dernières personnes, en bout de chaîne, de rapporter ce qui se trouvait sur les dessins présentés au début. Un des dessins est particulièrement pertinent pour notre propos. Il représentait l'intérieur d'une rame de métro. Des personnes, femmes, hommes, enfants se trouvaient 2 hommes debout. L'un était Noir en costume 3 pièces portant un attaché-case, l'autre était Blanc en salopette de travail avec un outil à la main. Ce contenu rapporté par le dernier maillon était très différent : « une rame de métro avec un Blanc bien habillé près d'un ouvrier noir qui tenait un couteau à la main. » Cette « chaîne de rumeurs » est une excellente illustration de la façon dont les idées reçues, les stéréotypes se transmettent, contribuant ainsi à leur propagation, leur maintien et leur renforcement.

L'usage raciste du stéréotype n'altère-t-il pas sa nature ? L'usage est certainement raciste lorsque le stéréotype n'est plus une généralisation à partir d'observations mais une donnée de départ qui impose ces mêmes observations.

2^{ème} CONDITION : Priming ou amorçage

Activation d'un concept sans que les personnes ne s'en rendent compte : amorçage subliminal

Voici une expérience effectuée par **Patricia DEVINE (1989)**. Détections des stéréotypes si mesures inconscientes - non intrusives – subtiles. Cette expérience est une méthode de mesure implicite.

Etape 1 : Le contenu du stéréotype culturel.

D'une part, des sujets Blancs non racistes répondent à un questionnaire dans lequel ils font montre de leur connaissances, mais pas de leur acceptation, des stéréotypes concernant les Noirs

Elle s'assure que les racistes et les non-racistes ont une même connaissance du stéréotype sur les Noirs américains. Noir = Violence + Agressivité → Cette connaissance est = Différence non significative

Table 1
Proportion of Thoughts Listed in Each of the Coding Categories as a Function of Prejudice Level

Category	High prejudice	Low prejudice
Poor	.80	.75
Aggressive/tough	.60	.60
Criminal	.65	.80
Low intelligence	.50	.65
Uneducated	.50	.50
Lazy	.55	.75
Sexually perverse	.50	.70
Athletic	.75	.50
Rhythmic	.50	.40
Ostentatious	.50	.40
Inferior	.20	.30
Food preferences	.25	.35
Family characteristic	.25	.30
Dirty/smelly	.20	.30
Descriptive terms	.55	.50

Note. None of these differences is significant.

Etape 2 : L'impression contrôlée

Elle demande l'avis personnel des gens sur les Noirs américains.

	Traits		Croyances	
	+	-	+	-
Low-p	1.24	1.00	4.52	1.21
High-p	1.79	3.32	1.17	1.18

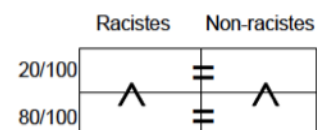
Les non-racistes pensent des choses positives et les racistes des choses négatives.

= Différence significative

!!!!!! Ils disent ce qu'ils veulent bien dire, leur jugement est sous leur contrôle. Leur impression est totalement sous leur contrôle !!!!!!!

Etape 3 : La technique de l'amorçage

Dans une expérience menée en parallèle, d'autres sujets blancs « entendent » une série de mots à une vitesse telle qu'il est impossible de dire qu'on soit conscient de les avoir entendus. Parmi ces mots, la grande majorité a trait aux Noirs (ghetto,...) qui sont par ailleurs stéréotypés comme violents. D'autres sujets sont aussi soumis à l'écoute rapide de mots, cette fois, seulement quelques-uns ont trait aux Noirs.



Son but est d'activer la catégorie Noirs américains mais quelle facette va être activée ?

Etape 4 : Jugement de Donald (impression non contrôlée)

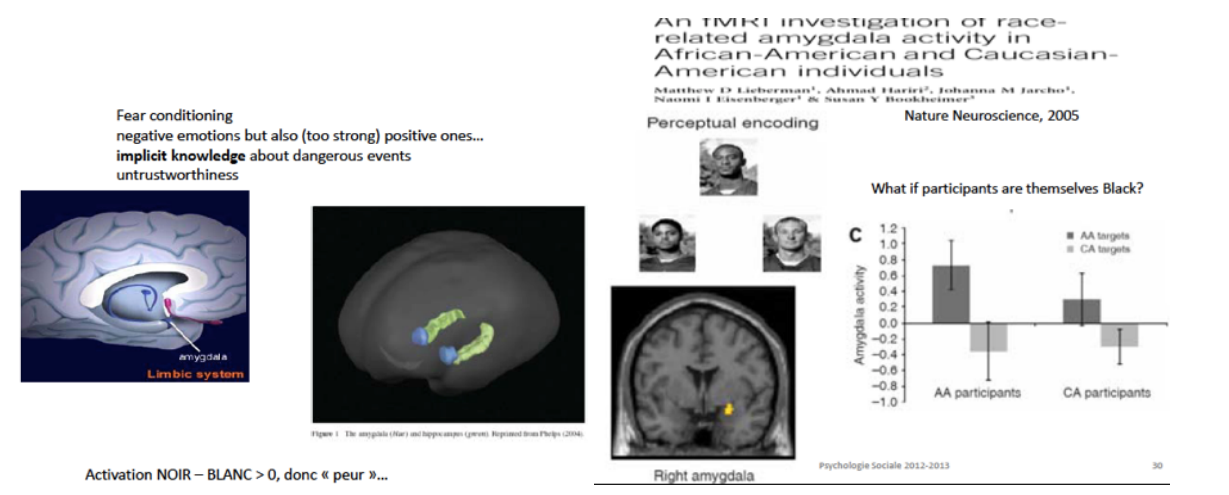
Enfin tous les sujets doivent donner leur jugement à propos d'un certain Donald (sans ethnie renseignée), dont le comportement agressif est ambigu : il se montre irritable mais a chaque fois de bonnes raisons de l'être. Ce sont les sujets qui ont reçus beaucoup de mots concernant les Noirs, stéréotypés comme violents, et qui selon le jargon psychologique ont été « amorcés » par le vocabulaire « noir », qui jugent Donald plus agressif.

Parce qu'on ne sait pas que le stéréotype est activé, on ne peut pas le contrôler donc le comportement est coloré par le stéréotype Noir américain qui a été activé de façon subliminale.

Les 2 cas donnent les mêmes résultats : il suffit de connaître le stéréotype pour l'utiliser et donc pas nécessairement d'être en accord avec celui-ci.

En somme, tout le monde connaît les stéréotypes concernant les Noirs, mais un grand nombre ont banni les termes associés à ces stéréotypes de leur vocabulaire. Toutefois, avec cette expérience, on constate que le racisme n'est pas complètement expurgé puisqu'il suffit d'une amorce inconsciente pour réactualiser l'usage raciste des stéréotypes.

Activation de l'amygdale avec des émotions négatives et des événements dangereux.



L'activation de l'amygdale est plus intense dans les tâches sur les Noirs que dans les tâches sur les Blancs que l'on soit soi-même Noir ou Blanc.
=> influence du stéréotype culturel

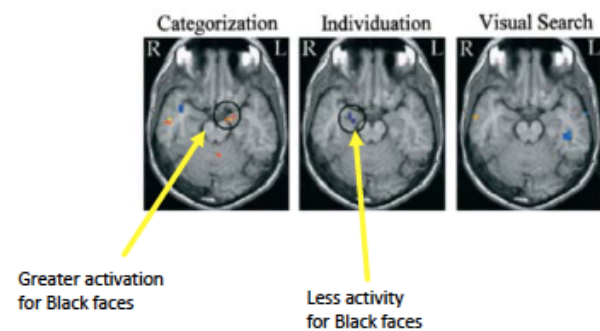
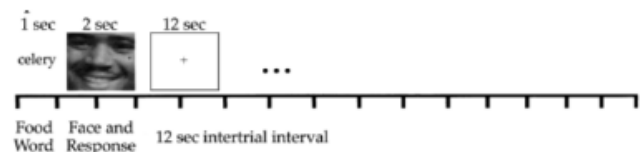
Peut-on combattre l'activation de l'amygdale ?

Wheeler & Fiske (2005)

On demande au sujet de faire autre chose pendant qu'il est dans le scanner.

- Y-a-t-il un point sur le visage?
- Cette personne aime t-elle le céleri?
- Cette personne a t-elle plus ou moins que 21 ans?

Avant que le visage n'apparaisse, on pose 3 questions.



Selon Frederikson, « c'est lorsque des différences qui devraient normalement être considérées comme ethnoculturelles sont perçues comme innées, indélébiles et interchangeable que l'on peut dire qu'une attitude ou une idéologie raciste existe ».

Tout en étant correcte, cette vision semble extrême. Si les gens stéréotypaient en raison d'une théorie biologique, certains stéréotypes qui fluctuent en fonction des circonstances deviendraient incompréhensibles.

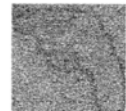
Le contexte dans lequel les stéréotypes interviennent colore donc leur contenu mais ceci ne signifie pas qu'il n'existe pas un usage biologique, raciste, des stéréotypes.

Quand le contexte immédiat implique la notion de «Noir» ou «Turc», alors le stéréotype culturel qui le lie à l'agressivité est activé...

Avec quelles conséquences ?

- Diminution du seuil perceptif pour reconnaître un objet lié à l'agressivité dans un contexte « pauvre ».

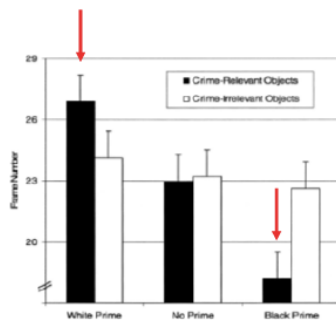
Etude 1 : On présente 41 images (de très brouillé à très claire) en quelques secondes. Les images présentées représentent soit des objets liés à l'agressivité ou non.



Prime 1

Le sujet doit dire STOP quand il a reconnu l'objet.

Dans certaines conditions, avant cela, on flashe des photos de Blancs ou de Noirs et on mesure le temps qu'il faut pour découvrir l'objet.



Il faut 10 images de MOINS lorsque l'on a flashé un Noir.

Ceci vaut uniquement lorsque les objets sont liés à l'agressivité, cela n'a pas d'impact pour les objets neutres.

Etude 2 :



On présente ce visage pendant 2-3 sec en disant « Voici le visage d'une personne Noire » ou « Voici le visage d'une personne Blanche »

On répète l'étude avec un portraitiste du FBI et les résultats sont identiques.

→ On tord la réalité dans le sens du stéréotype !

Jusqu'où cela peut-il aller ? Exemple d'Amadou Diallo

Est-ce qu'il est possible que le fait qu'Amadou soit Noir ait entraîné une réaction rapide ?

Les chercheurs s'intéressent à cette question.

Etude 1 : Ils font des scénettes. On prend plusieurs environnements avec plusieurs cibles qui ont une arme ou un autre objet.
Les sujets doivent tirer si la cible a une arme.

Nombre d'erreurs sur 20 essais

	Cible	
	Blanche	Noire
Armes	2.46	1.48
Outils	2.40	3.29

Le stéréotype fait voir un objet lié à l'agressivité alors qu'il n'en est pas forcément un.

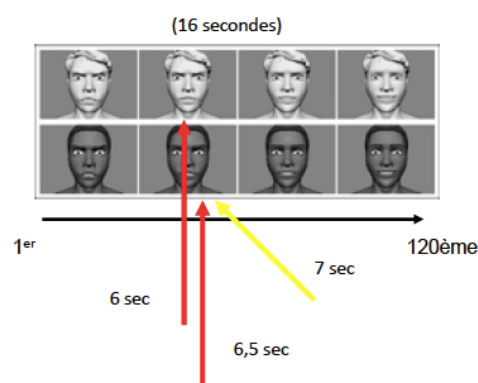
Jeu vidéo consistant à abattre le plus vite possible des cibles armées apparaissant un court instant à n'importe quel endroit de l'écran. La vitesse est une des difficultés de ce jeu, l'autre étant que certaines cibles ne sont pas armées et qu'on ne peut dès lors pas leur tirer dessus. Il y a des cibles représentant des Blancs et des Noirs. Les participants à de nombreuses études sur ce thème abattent davantage de Noirs, armés ou non, que de Blancs.

Les coupables blancs ont davantage de chances de s'en sortir indemnes et les innocents noirs davantage de chances d'être tués. Ce résultat s'explique d'autant plus que vous adhérez au stéréotype du noir agressif.

Le racisme peut donc mener à des stéréotypes qui déforment la réalité.

Etude 2 : On va essayer de comprendre comment ce genre de phénomène est possible

On présente des visages de Noirs et de Blancs. Ces visages sont identiques au niveau des expressions (agressivité), il n'y a que la couleur de peau et les cheveux qui changent. Les sujets doivent dire STOP lorsque l'expression d'hostilité disparaît.



Il faut 6 sec sur un visage blanc et 6,5 sec sur un visage noir. Pour les racistes, cela peut aller jusqu'à 7 sec sur un visage noir.

IDEM si on fait l'expérience dans l'autre sens, le visage hostile apparaît plus tôt sur un visage noir que sur un visage blanc.

Etude 3 : A la place des visages synthétiques, on prend de vrais visages de condamnés à mort. C'est le même individu à qui on met une arme ou un objet en main.

- Soit il est rasé
- Soit signe religieux sur la tête (musulman)

Le principe est le même, on doit tirer ou non



On apporte aussi un aspect émotionnel :

→ Affect positif : Les stéréotypes s'activent plus vite – Top Down

→ Affect négatif : Tendance à réagir plus vite – Le turban est interprété comme un indice d'agression.

Résultat général : On tire plus souvent quand on est en colère dans tous les cas !

Colère > Neutre > Positif

Tendance à tirer quand non-armé et musulman (bonne humeur)

Positif > Colère > Neutre

L'autoréalisation d'une prophétie et l'effet Pygmalion

Quelles sont les conséquences des stéréotypes pour la cible ?

- **Création d'un rôle social = manière habituelle de se comporter**

Exemple des Princesse Disney qui sont belles mais sans Prince charmant, elles ne sont rien.

Vidéo où Prof décrit la créature de cette façon : la femme est fragile, tendre, chaleureuse, moins égoïste que l'homme....

Est-ce que décrire la femme comme cela peut entraîner chez celle-ci une modification du comportement ? Doit-elle coller à ce portrait ?

Oui par apprentissage vicariant, imitations des comportements

Il y a 2 mécanismes d'intégration du rôle social :

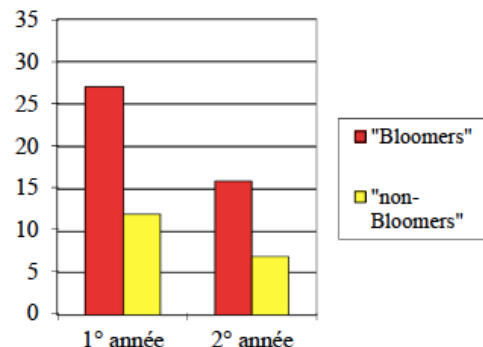
Mécanisme 1 : l'effet Pygmalion – Influence d'une situation en émettant des hypothèses sur celle-ci

Mécanisme 2 : La menace du stéréotype – On agit dans le sens du stéréotype

Dans la mesure où la croyance devient réalité, il y a ce qu'on appelle **autoréalisation de la prophétie**.

L'étude la plus connue de Rosenthal a le nom de « Pygmalion à l'école ».

- * En début d'année scolaire, et avec la collaboration de la directrice de l'établissement, Rosenthal a fait passer une série de tests de performances intellectuelles à des enfants d'écoles primaires.
- * Ensuite, il a sélectionné au hasard 20% des élèves et a prédit aux enseignants que ces enfants allaient véritablement exploser intellectuellement dans le courant de l'année.
- * A la fin de celle-ci, il a de nouveau distribué des tests aux enfants et des questionnaires aux enseignants. Ces derniers attribuaient davantage de curiosité intellectuelle aux enfants sélectionnés au hasard, qui obtiennent une augmentation de QI relativement plus grande que l'ensemble des autres élèves.



Ce qui se passe c'est que les prédictions des psychologues rendent les enseignants plus attentifs, ils posent davantage de questions, donnent davantage de temps, sont souriants avec eux. Le comportement des enseignants éveille la curiosité intellectuelle des élèves, surveillés, récompensés et cet éveil a fait en sorte d'augmenter leur intelligence. Si l'enseignant est convaincu de l'incompétence de certains élèves cela se passe de la même façon et ces enfants perdent en estime de soi et peuvent même aller jusqu'à quitter l'école.

C'est l'institut qui a fait la réalité → CONFIRMATION COMPORTEMENTALE

Attention ! - L'étude a été répliquée et les résultats ont été confirmés mais les tendances ne sont pas aussi marquées qu'avec cette 1^{ère} étude.

Il serait aberrant de croire que l'effet Pygmalion ne se manifeste que dans les laboratoires et les écoles. Les confirmations peuvent émerger spontanément lors des interactions. Elles sont dangereuses car elles peuvent guider les échanges et convaincre chacun qu'il avait raison.

Lors des 1^{ères} études sur l'effet Pygmalion, les chercheurs se sont surtout intéressés à la façon dont les attentes étaient inconsciemment transmises au partenaire. Le comportement verbal a été la principale cible de ce genre d'investigation.

La menace du stéréotype

Les médias et les institutions sont souvent rapides pour mettre en évidence quelques « brillants éléments » issus des différentes catégories sociales, comme si quelques personnes allaient faire mentir les probabilités, les généralisations. Tout cela pour se donner bonne conscience (peut-être). Mais il y a méconnaissance des problèmes suscités par le brio même de ces contre-exemples. Ils proviennent d'un milieu stigmatisé par des stéréotypes lourds dont ils sont conscients, mais ils réussissent tellement bien qu'ils sont boursiers dans une institution prestigieuse mais cela ne suffira pas à les épargner des coûts des stéréotypes de leur groupe d'origine.

Imaginez-vous faire partie d'une minorité stigmatisée dans la société ; vous avez des « métastéréotypes » c'est-à-dire des croyances quant aux stéréotypes dont vous êtes la cible.

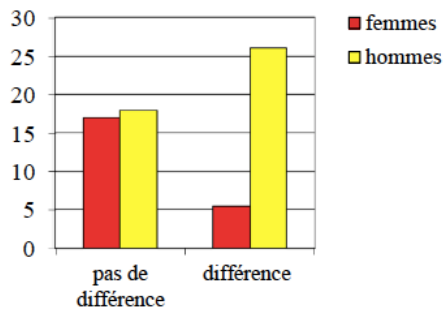
Lorsque les gens pressentent qu'ils vont être jugés sur la base des stéréotypes de leur groupe plutôt que sur leurs capacités individuelles, ils vont essayer d'infirmer ces stéréotypes dénigrants : c'est ce que les chercheurs vont appeler *la menace du stéréotype*.

Pour illustrer cette situation, prenons l'exemple des femmes excellentes en math au point de se spécialiser dans ce domaine. Le stéréotype étant que les femmes sont inférieures aux hommes dans ce domaine. Prenons des femmes qui suivent leur cursus aux Etats-Unis

A toutes ces femmes, on demande de résoudre des problèmes difficiles, mais la tâche sera précédée d'instructions spécifiques.

Groupe 1 :
On dit aux femmes qu'on teste certains processus cognitifs.

Groupe 2 :
On dit aux femmes qu'on souhaite comparer les hommes et les femmes



On constate que les résultats sont nettement moins bons dans le groupe 2, quand on parle de comparaison aux garçons. Les résultats sont paradoxaux au premier abord mais la connaissance du stéréotype joue un rôle dans les résultats du groupe 2.

Ces femmes devraient, et sont particulièrement motivées à contredire cette croyance en ce qui les concerne, et sont tout particulièrement motivées à le faire. Pas de chance, elles ne réussissent pas bien. Alors qu'elles

cherchent à infirmer le stéréotype, elles le confirment probablement à cause d'idées interférentes. Cette confirmation est absente pour les mathématiciennes du groupe 1 qui n'ont pas activé le stéréotype.

Cet effet paradoxal est appelé « la menace du stéréotype ».

Les personnes menacées par la réputation de leur groupe veulent faire briller et faire mentir le stéréotype. L'appréhension de la confirmation se traduit par des pensées dérangeantes et devient confirmation.

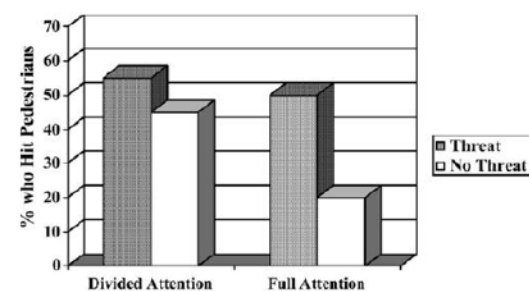
En conformité avec l'amorçage des stéréotypes, la simple mention d'un contraste entre 2 groupes dont l'un est stigmatisé par rapport à l'autre va faire en sorte que les membres du groupe privilégié feront mieux que d'habitude. En d'autres mots, la menace du stéréotype (pour le groupe défavorisé) creuse le fossé entre ceux dont le groupe d'appartenance jouit d'une bonne réputation et ceux qui sont affligés d'un groupe avec une marque infamante.

Pourquoi ?

Quand on active le stéréotype, il se réalise → PENSEES INTRUSIVES et PROBLEMES DE MEMOIRE DE TRAVAIL

Cette étude a été répliquée avec des Noirs et des Blancs ainsi qu'avec des Asiatiques et des Caucasiens et les résultats sont les mêmes.

Une étude de 2008 met aussi en avant cela avec le stéréotype sur la conduite : les hommes sont meilleurs conducteurs que les femmes.



- (1) Etudie pourquoi les hommes conduisent mieux, sont de meilleurs conducteurs.
- (2) On dit qu'on étudie leur habileté à conduire
- (3) Pendant qu'elles conduisent, on leur fait retenir une série de lettres et chiffres
- (4) Pas de distraction

Dans cas (1) et (3) → Plus de personnes écrasées.

Dans le cas (1) et (4) → Encore plus de personnes écrasées.

Le rôle de l'amorçage

Les stéréotypes sont là pour remplir des catégories, mais le tout a pour but de nous guider dans l'action. Nous avons plusieurs fois évoqué la notion de schéma. L'internalisation des stéréotypes peut faire en sorte que leur simple confrontation suffise à nous faire réagir d'une certaine façon.

Il y a plusieurs décennies, la perception subliminale faisait vibrer les spécialistes en publicité. La réputation des conséquences de la perception subliminale fut telle que la loi a interdit cette pratique de marketing. Elle est cependant encore mise en pratique de manière détournée.

La perception subliminale : fait de percevoir inconsciemment des images ou messages insérés et diffusés durant un temps infime dans un autre média

Cette perception subliminale a des effets dans des contextes plus aseptisés. Voici une expérience qui le prouve. On demande à des personnes de réaliser une tâche simple sur ordinateur pendant laquelle elles sont constamment « bombardées » par une image ou un mot sans qu'ils s'en aperçoivent. Elles ne voient qu'un flash sur l'écran, elles « voient » le mot ou l'image mais sont dans l'incapacité de lire ce qu'elles ont vu. C'est ce qu'on appelle en psychologie une amorce.

Les participants de cette épreuve sont Blancs américains aux Etats-Unis, où le stéréotype des Noirs est qu'ils sont agressifs. Ce que les Blancs perçoivent sans voir vraiment sont des images de visages de Noirs. Après un certain temps passé devant l'ordinateur, les participants doivent accomplir une tâche par interphone avec un partenaire inconnu. La tâche est compliquée et susceptibles d'énerver ses exécutants. C'est ce qui arrive aux gens qui sans s'en rendre compte, ont « vu » des visages noirs plutôt que des visages blancs. En d'autres termes, la perception, même inconsciente, d'un autre groupe a non seulement éveillé, amorcé les stéréotypes les plus associés à ce groupe, mais ces stéréotypes sont tellement présents en tête qu'ils guident aussi l'action. Il semble que les résultats d'erreurs (tirer sur un Noir désarmé) ne soient pas liés au degré de racisme des participants.

Expérience :

On demande à des sujets de passer une étude sur internet.

1. Ils doivent répondre à des questions

- qui mettent en avant le « self », l'indépendance = moi INDEPENDANT des autres
- qui mettent en avant l'interdépendance = moi DEPENDANT des autres

2. On active le stéréotype de la blonde : on montre des photos de mannequins et les sujets doivent dire leur couleur de cheveux.

21/30 : il faut répondre blond

21/30 : hommes avec des cheveux foncés

3. Les sujets doivent répondre à des questions de culture générale.

Mean number of correct answers as a function of self-construal and category. Study 1

Category	Independent self-construal		Interdependent self-construal	
	M	SD	M	SD
Blonde	1.90 _a	1.29	1.14 _b	0.86
Control	1.50 _a	0.73	1.93 _a	1.11

Means that do not share subscripts differ at $p < .05$.

Lorsque le stéréotype blonde et interdépendance est activé => on répond à 1,14 réponse de Trivial Pursuit

→ On répond dans le sens du stéréotype même si on n'est pas concerné !

Les visages de Noirs n'ont rien de particulier. Les exemples peuvent se multiplier dans d'autres domaines. Amorcés par l'expression de « professeur d'université », vous deviendrez davantage performant en jouant à Trivial Pursuit, et vous ralentirez votre marche si c'est l'idée de la vieillesse qui est activée. L'effet « automatique » de l'amorçage ne se limite pas aux stéréotypes.

Dans le domaine de l'agression, il explique aussi que la vision de films agressifs aide à presser sur la gâchette lors de circonstances « favorables ».

Les preuves que l'auteur a accumulé à propos de l'usage raciste des stéréotypes pourront apparaître à certains bénignes. Les expériences de laboratoires que conduisent les psychologues sociaux sont souvent vues comme artificielles et leurs résultats triviaux. Mais il est malvenu de parler d'artificialité du laboratoire. Ce laboratoire est une espace de vie comme un autre, même si l'on essaie de contrôler certaines possibilités et d'en supprimer d'autres.

Chapitre 6 : Discrimination et préjugés

Un *comportement discriminatoire* peut se définir comme toute conduite qui défavorise autrui à cause de son appartenance à un groupe méprisé. Toute discrimination, même si elle s'applique au membre d'un groupe, n'en est pas pour autant raciste. Le consensus viendra de ce que le choix effectué est perçu comme légitime, sans qu'on puisse y trouver un quelconque préjugé. Les *préjugés* – croyances et affects négatifs induits par l'appartenance catégorielle – sont donc indispensables pour qu'une discrimination soit considérée comme raciste. Selon les circonstances, la conjonction discrimination-préjugés sera facile ou difficile à interpréter. Dans tous les cas, *nous sommes les responsables des préjugés*. Ces derniers ne sont pas des objets extérieurs à nous. Il s'agit de *nos* affects et croyances. C'est cette propriété qui peut rendre la signification problématique, et elle s'applique aussi bien aux acteurs impliqués dans la discrimination qu'aux observateurs. Ce n'est pas parce qu'on observe de loin un comportement qu'on infère pas des causes à son propos.

En fait les discriminations en tant que telles n'ont guère d'intérêt. Leur importance est liée aux préjugés et aux inférences que ceux-ci nécessitent. Il faut cependant faire attention à ce que les préjugés représentent. Souvent, les préjugés sont confondus avec les stéréotypes.

Selon l'auteur, le préjugé, constitué d'affects et de croyances, est une sorte de théorie naïve – qui n'a donc rien de scientifique, mais qui est un guide pratique pour ses adhérents. Rapprocher les préjugés des théories naïves ne doit en aucune façon effacer leurs aspects émotifs.

Le cas du foulard islamique

En Belgique, le port du foulard est matière à controverse, notamment dans les écoles. Ce qui met le plus mal à l'aise les enseignants est l'imprécision des règles. Il faut savoir qu'en Belgique, la majorité de l'enseignement est organisé par le monde catholique. Cette majorité cite enseignement libre, a également la réputation de la qualité. Il existe quelques établissements non-catholiques qui sont également libres. Outre l'enseignement libre, on trouve des institutions dites publiques qui dépendent de la commune, de la province ou des Communautés. De plus il faut encore faire la différence entre enseignement flamand et francophone. Alors que le port du voile est interdit dans les écoles publiques flamandes, ailleurs il est laissé à l'appréciation de la direction de l'école ou du conseil d'administration de celle-ci. C'est à ce niveau que l'incertitude joue surtout et suscite le malaise des enseignants.

Le pendant de la majorité pour l'assimilation est en concordance avec l'impression de l'auteur que les réactions au foulard islamique sont racistes.

Il me semble que le foulard islamique a été un cas idéal pour mettre en valeur les préjugés et l'ambiguïté dont ils sont si souvent entourés. Pour l'auteur, le cas du voile est clairement une réaction de racisme. Comme beaucoup de gens sont contre le voile, j'en conclus que beaucoup sont racistes. C'est l'opinion de l'auteur qui sait que beaucoup de ces racistes se défendront en alléguant une grande quantité de causes imaginables.

La hiérarchie des groupes

Qui dit racisme pense groupe. Nous allons donc examiner les relations entre des groupes non spécifiques. Il s'agira d'investiguer les raisons pour lesquelles certains groupes sont dominants et d'autres dominés, et d'appréhender la dynamique particulière qui s'installe autour d'une hiérarchie des groupes.

Les groupes diffèrent entre eux. Ce n'est pas un préjugé. C'est une question de définition. Les groupes sont aussi inégaux. Ce n'est pas un préjugé. C'est une évidence. Toutefois, les préjugés peuvent se forger une place considérable au niveau de l'inégalité. Alors que certaines personnes estiment qu'une société harmonieuse fonctionne quand il y a peu d'inégalité, d'autres estiment que la paix repose sur les écarts de statut, les dominants bridant les velléités des dominés.

Si toutes les conceptions théoriques reconnaissent l'existence d'inégalités, aucune d'entre elles l'appelle de ses vœux. Nous présenterons d'abord brièvement la théorie de la dominance sociale dont les résultats reposent essentiellement sur la hiérarchie sociale. Ensuite nous passerons en revue différentes tentatives d'affranchissement de la hiérarchie sociale en vue de restaurer l'égalité entre groupes ainsi que les réactions face à ces mesures.

Il existe peu de tests dont le but est de cerner les stéréotypes, discriminations et préjugés dans leur généralité. Selon les spécialistes, le meilleur essai serait la *théorie de la dominance sociale* (TDS). Cette théorie, formulée par Sidanus et Pratto, défend l'idée qu'il existe une hiérarchie entre groupes. Cette proposition n'est pas originale ; elle « tait déjà présente dans le *théorie de l'identité sociale* (TIS) qui faisait la différence entre groupes dominants et dominés.

Une véritable originalité de la TDS est le fait que les auteurs proposent un moyen de mesurer l'*orientation de dominance sociale* (ODS). Il s'agit d'échelles en 7 points sur lesquelles les sujets marquent leur degré d'accord avec l'item proposé. Les questionnaires ont varié avec le temps et les études mais le principe est resté identique, et beaucoup d'items se retrouvent dans plusieurs questionnaires.

Voici un échantillon de quelques items choisis parmi les plus modérés :

- C'est une bonne chose que certains groupes aient plus d'opportunités dans la vie que d'autres.
- Il serait désirable que tous les groupes soient égaux.
- Il est parfois nécessaire d'utiliser la force contre d'autres groupes pour obtenir ce que l'on veut.
- Il ne serait pas y avoir de groupe qui domine dans la société.
- La fin justifie les moyens.
- Ce pays irait mieux si on se préoccupait moins de l'égalité entre les gens.
- Certains groupes sont inférieurs à d'autres.
- Être au-dessus des autres est la seule place où il convient d'être.
- Les groupes inférieurs devraient rester à leur place.

Mais il faut faire attention, les chercheurs doivent contrôler son degré de variabilité !

La position que les gens adoptent sur le test de dominance sociale dépend de leurs idéologies. En effet, certaines idéologies contribuent à la justification des inégalités, alors que d'autres luttent pour atténuer ces mêmes inégalités. Les idéologies qui exacerbent les différences sont plus nombreuses que les autres.

Si l'on est un adepte de la théorie de l'identité sociale (TIS), on fera essentiellement 2 critiques) l'encontre de la TDS :

1. Première critique :

Dans leur livre *Social Dominance*, Sidanius et Pratto montrent à plusieurs reprises comment l'orientation à la dominance sociale (ODS) intervient dans des discriminations couvrant tous les domaines de la vie quotidienne. Plus on a un ODS élevé, plus on est nationaliste, conservateur, autoritaire, méritocrate et donc, plus on est favorable à son groupe d'appartenance avec des privilèges pour les « siens » et le rejet des « autres ».

La critique vient du fait que des phénomènes de groupes sont étudiés à partir de différences individuelles. Ces différences doivent être relativement stables sinon on ne voit aucun intérêt. Or les théoriciens de la TDS savent parfaitement que la dominance fluctue avec le contexte. Ils ont d'ailleurs conduit leurs recherches dans ce sens.

Exemple avec les Ashkénazes et Sépharades qui du point de vue plus large sont des Juifs qui montrent l'inutilité des dispositions individuelles comprises comme traits inaltérables.

L'auteur donne un conseil aux auteurs de la TDS : utiliser l'ODS comme un simple état, momentané par définition, de la dominance sociale et examiner la possibilité de remplacer les questionnaires explicites et provocants par des mesures plus subtiles et fiables.

2. Deuxième critique :

Cette critique est plus fondamentale. Les 2 théories sont d'accord sur l'inégalité des groupes et sur l'influence des idéologies.

Alors que cette influence est une donnée de base qui n'a pas besoin d'être développée pour la TIS, elle tient une grande place pour la TDS qui y voit un surcroît d'information sur les données individuelles.

Le désaccord fondamental concerne la dynamique des groupes.

La TDS peut être comparée à un appareil photo qui prend, à des moments donnés, des vues du même objet, dispositif qui permet d'observer des différences éventuelles par rapport à la photo graphie antérieure.

La TIS, au contraire, se donne comme but d'étudier les changements, de les prédire et de les influencer, et cela à partir de concepts - la stabilité, la perméabilité et la légitimité – qu'elle a adoptés et insérés dans un cadre théorique.

La TDS

Cette influence tient une grande importance car elle est vue comme un surcroît d'information sur les données individuelles.

La TDS peut être comparée à un appareil photo qui prend, à des moments donnés, des vues du même objet, dispositif qui permet d'observer des différences éventuelles par rapport à la photo graphie antérieure

La TIS

Cette influence est une donnée de base qui n'a pas besoin d'être développée

La TIS, au contraire, se donne comme but d'étudier les changements, de les prédire et de les influencer, et cela à partir de concepts - la stabilité, la perméabilité et la légitimité – qu'elle a adoptés et insérés dans un cadre théorique.

Les mesures pour lutter contre les inégalités

Nous sommes donc maintenant sûrs que les groupes sont inégaux. Une tâche socialement utile serait alors de voir comment on peut réduire cette inégalité.

Les exemples pris parlent chaque fois des femmes et des minorités ethniques.

1. Opportunités égales ou égalité des chances

C'est une lutte anti-discrimination *a minima* car les établissements à ce que des discriminations ne soient pas commises en leur sein et que les pourcentages de divers groupes (femmes, Noirs, Hispaniques,...) respectent ceux de la société. L'existence de ce programme et de ses exigences minimales constitue une démonstration parfaite des discriminations qui pouvaient avoir lieu.

La politique des opportunités égales est une mesure dite *réactive* car elle ne propose pas de mesure pour remédier à la discrimination existante, si ce n'est de l'empêcher de proliférer. C'est une réaction à un état de fait.

Les opportunités égales représentent une stratégie dite innocente, mais ce n'est pas pour autant qu'elle ne comporte pas de difficultés.

2. L'action affirmative ou discrimination positive

Elle se réfère à des positions politiques qui veulent diminuer les discriminations en prenant en considération les facteurs responsables de la sous-représentation des groupes défavorisés.

La politique d'action affirmative est plus engagée que le système des opportunités égales. C'est une mesure non plus *réactive* mais *proactive* car elle veut lutter activement contre les discriminations. La forme la plus communément admise de cette politique est d'engager, *en présence de candidats à compétences égales*, une femme ou un membre d'une minorité ethnique. Un niveau plus audacieux de l'action affirmative – et davantage contesté ! – est d'effectuer le même choix *même si les compétences des cibles habituellement discriminées sont légèrement inférieures*. Le raisonnement est de dire qu'il est extrêmement difficile de quantifier tous les critères académiques et qu'une légère différence n'est pas nécessairement synonyme d'un écart réel. Le troisième niveau de la politique d'action affirmative est celui qui suscite le plus de protestation : cette fois, les femmes et les membres des minorités ethniques sont choisis *malgré des compétences objectivement moindres*.

Cette politique suscite des réactions hostiles car elle peut mener à des situations injustes : exemple de la jeune fille de milliardaire américano-cubaine et le jeune blanc d'un milieu plus que modeste, tous les 2 candidats à l'entrée dans une université. La sélection devrait essentiellement tenir compte des groupes défavorisés à la fois à cause de leur origine ethnique et de leur milieu socio-économique.

2 arguments sont souvent opposés à la politique d'action affirmative :

- Premier argument : il est en rapport avec l'estime de soi des gens qui ont été choisis sur base de cette politique

Exemple de l'enseignante noire seule dans un département à majorité masculine blanche qui vit constamment la menace du stéréotype. Ses performances seront commentées et comparées. Elle part avec l'a priori que sa présence est due au fait qu'elle conjugue 2 stigmas – son sexe et sa couleur.

Un autre risque possible est que les « parvenus » intériorisent à outrance les valeurs auxquelles ils ont tant aspiré et, s'ils ont réussi, les autres n'ont qu'à faire de même.

- Deuxième argument : il s'agit de la politique *color-blind* qui n'accepte pas les différences de groupes. Une autre version, plus insidieuse, du même argument est de reprocher le paternalisme de l'action affirmative. Implicitement, il y a l'idée que des Juifs, des immigrants européens « intégrés », des femmes, ... sont bien parvenus à réussir, et qu'il n'y a dès lors pas de raison d'adopter des mesures spéciales. Cet argument ne prend sciemment pas en compte les données historiques et les contingences de la situation. C'est une autre version de la *color-blindness* car elle aussi insiste sur l'individualisme. Selon cette vision, il ne faut pas considérer les gens comme appartenant à des milieux

défavorisés ou à des groupes ethniques, mais comme des individus qui devront réussir quelle que soit la situation de départ.

L'ambivalence sexiste

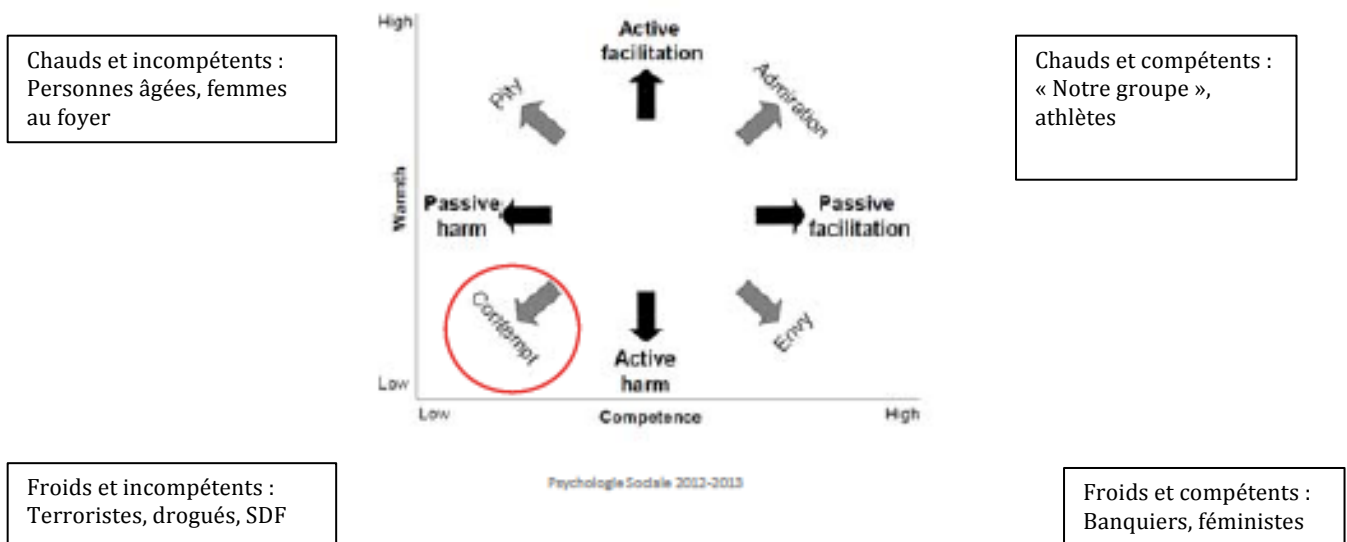
Cette partie va parler de l'ambivalence avec les perceptions que nous avons des femmes, non pas en temps que concurrentes, colistières ou ..., mais en tant qu'êtres humains féminins, *multier* en latin, qui se distingue de l'homme – *vir*.

L'ambivalence doit son succès, au moins en partie, à la peur que les gens éprouvent à l'égard du racisme. Les « oui » et « non » absolus ne sont plus guère de mise lorsqu'on en vient à des sujets que l'on préférerait tabous, mais à propos desquels nous sommes tenus de donner notre avis. Tout le monde ne voudra sans doute pas se dire raciste, mais je ne peux envisager un seul instant que tous ne se disent pas ambivalents !

Susan Fiske, une des psychologues sociales les plus importantes, a basé une grande partie de ses recherches actuelles sur le fait que la perception sociale s'articulait essentiellement autour de la compétence (par opposition à l'incompétence) et de la chaleur (par opposition à la froideur).

Elle a montré que les groupes se rassemblaient dans 1 des 4 quadrants définis par les composantes de la perception sociale :

- Compétents mais froids
- Chauds mais incompetents
- Chauds et compétents
- Froids et incompetents



Chaque groupe éveille des croyances qui sont associées à des émotions et à une tendance comportementale.

Deux ensembles de groupes sont particulièrement intéressants parce qu'ils sont précisément ambivalents. Tout d'abord, les groupes qui sont **froids et compétents**. On n'est pas complètement opposés à leur encontre, mais ambivalents. Il en va de même pour les groupes qui donnent de la **chaleur**, mais qui ne brillent **pas intellectuellement**.

Comment perçoit-on les chaleur froide et compétence froide ?



Pour les 3 premiers groupes, une zone est activée → ZONE DE LA COGNITION SOCIALE = penser à propos de qqn

Dans le 4^{ème} cas, il ne se passe rien ! C'est comme si on percevait une table/ objet inerte
→ DISCRIMINATION

Susan Fiske et ses collaborateurs ont également étudié des émotions et les réactions comportementales que suscitait chacun des quadrants.

Ils ont aussi étudiés une autre ambivalence, l'ambivalence pour un groupe particulier, les femmes. Elle a une double signification : 1. Hostilité et paternalisme qui s'appliquent simultanément; 2. Les préjugés sexistes, racistes peuvent se manifester d'une double manière. L'ambivalence a donc un 2^{ème} sens : hostilité et paternalisme peuvent tous les 2 refléter des réactions racistes.

La plupart des théories réduisent le préjugé sexiste à une attitude d'antipathie, et les études traditionnelles dénonçaient les jugements défavorables que les hommes portaient sur les femmes. D'autres disent que ce sont plutôt les rôles différents remplis par les hommes, surtout actifs, et les femmes, davantage communautaristes, malgré une diversité plus grande des rôles. Glick et Fiske ont spéculé qu'une attitude hostile envers une femme pouvait s'accompagner d'une attitude et ce chez la même personne (galanterie).

Ils testent alors un questionnaire (Ambivalent Sexism Inventory) pour vérifier ces hypothèses. Selon eux, le sexisme est un « préjudice », c'est-à-dire un préjugé qui fait du tort.

La partie du sexisme qui est associée aux stéréotypes négatifs est appelée *sexisme hostile* tandis que la partie associée aux stéréotypes prétendument positifs est appelée *sexisme bienveillant*.

Chaque aspect du sexisme est du à 3 volets en miroir :

- Le paternalisme dominateur ou le paternalisme protecteur
- La différenciation compétitive ou l'intimité complémentaire
- L'hétérosexualité hostile ou l'hétérosexualité intime

Conclusions : Sexisme hostile et bienveillant ressortent clairement mais alors que le sexisme hostile est unitaire, le sexisme bienveillant est bien répartis en 3 facteurs.

Dans la plupart des pays, plus les hommes ont un score de sexisme hostile élevé, plus le score au sexisme bienveillant est élevé = degré de relation certain entre les 2 sexismes.

Plus inégalité entre les sexes est développée, plus le sexisme est élevé.

2 difficultés se posent :

1. Les 2 sexismes recouvrent-ils des réalités différentes ? car ils corrént de manière très importante entre eux. Les auteurs gardent quand même les 2 concepts étant donné leur distinction théorique mais la majorité des recherches se centreront sur le sexisme bienveillant, le sexisme hostile allant de soi.
2. Y a-t-il bien une ambivalence avec 2 idéologies contraires agissant de pair ? car la personne agissant de la sorte devrait ressentir de la dissonance cognitive (tension

désagréable), à laquelle il devrait chercher à s'échapper. Glick et Fiske proposent 2 moyens d'échapper à cette dissonance. Ils ne s'adressent pas aux mêmes catégories de femmes ou alors il faut prendre en compte le temps.

L'auteur a des réticences à accepter le sexisme bienveillant comme raciste car n'est pas un signe de politesse, *indépendant du sexe* de la personne, que de tenir un porte ouverte,...

[Hume pensait que le sexisme se manifeste davantage dans la galanterie que dans la tyrannie]

Cependant un certain nombre de femmes ressentent le sexisme bienveillant comme de la condescendance à leur égard. On les secoure, les chérit et les protège parce que, d'une façon, elles souffrent d'un handicap, celui d'être une femme mais à côté de cela elles ne se rendent pas souvent compte des discriminations subtiles qui leur font respecter le statu quo et continuer à accepter leur statut inférieur.

Les minorités n'ont quasiment que l'action pour modifier la hiérarchie des groupes mais elles choisissent des tactiques individualistes, méritocratiques comme la performance dans un domaine où elles sont inférieures. Plutôt qu'un changement social qui engage le groupe, les minorités choisissent la mobilité individuelle qui ne leur laisse pas beaucoup de chances en tant que groupe.

La discrimination raciste distingue un groupe en se montrant injuste vis-à-vis de cette cible. Beaucoup plus compliqué sont les préjugés racistes car il s'agit de croyances au détriment d'un groupe et d'affects négatifs comme le dégoût, le mépris ou la condescendance. Dans le langage courant, les préjugés sont souvent assimilés aux stéréotypes. De même que la discrimination, les stéréotypes sont facilement repérables.

ATTENTION!

« *prejudice* » des anglophones désignent les différentes composantes de racismes variés (religieux, ethnique, politique...) ainsi que les préjugés entendus dans la langue française.

On a tendance à traiter comme synonymes pré-jugement et préjugé. Même si les gens ressentent parfois des réactions négatives immédiates, quasiment automatiques, à l'encontre d'un groupe – on pourra parler de pré-jugement – mais l'auteur ne traite pas ce concept de manière équivalente à celui de préjugé.

Retour sur l'ambivalence. L'ambivalence naît du rejet d'un racisme explicite et nous sommes tous ambivalents. Elle ne doit pas être comprise au sens premier de sexisme ambivalent, quand le racisme peut se manifester de manière hostile ou bienveillante. L'ambivalence est davantage un va-et-vient entre méritocratie et égalitarisme.

Chapitre 7 : Plus humains que les autres

Le syndrome de Stockholm

Le syndrome de Stockholm est un attachement réciproque entre ravisseurs et otages. Si de tels liens se forment entre des gens que tout ou presque oppose, l'imagination risque de manquer pour réaliser ce qui doit se passer entre des gens qui s'aiment, s'apprécient, partagent les mêmes hobbies, ont les mêmes valeurs. D'une certaine manière, il n'est pas étrange que le groupe d'appartenance, depuis la famille jusqu'au groupe de loisirs, constitue une aimant pour ceux qui en font partie et un étalon pour juger les caractéristiques de ce qui n'entre pas dans ce cercle magique. Il n'est pas insolite non plus que n'importe quelle contrariété à l'égard du groupe d'appartenance puisse prendre l'allure d'une inimitié.

Ce chapitre traite de la forme la plus haineuse de racisme : la déshumanisation.

L'autre, dans notre esprit, peut simplement sembler détenir moins d'humanité que les membres de notre groupe, tout comme nous pouvons estimer que son humanité est inexistante. Ethnocentrisme et altruisme n'en sont pas éloignés.

Dans le cas de la déshumanisation, l'altruisme intra-groupe se manifeste en jouant un rôle protecteur pour l'endogroupe.

Déshumanisation et infrahumanisation

Déshumaniser : considérer un humain comme non humain (le considérer comme un animal, un robot,...)

Infrahumaniser : considérer un humain comme moins humain que les autres ; considérer qu'un autre groupe ressent moins d'émotions par rapport à un même événement que nous.

La déshumanisation ne s'adresse pas à un individu particulier, mais aux membres d'un groupe, que celui-ci soit ethnique, national, religieux, linguistique, sexuel, porteur d'un handicap ou autre. Tous les groupes peuvent être déshumanisés, c'est-à-dire privés principalement de leurs sentiments, rationalité et moralité, de ce qui fait d'eux des humains. Très souvent, la déshumanisation entraîne l'animalisation des autres. Les animaux choisis pour désigner ces autres déshumanisés sont des animaux porteurs de maladie.

La déshumanisation peut aussi objectiver les autres, les transformer en de simples objets.

La déshumanisation est vieille comme le monde et répandue aux 4 coins du monde. Son aspect dramatique a empêché qu'on l'étudie autrement que comme un élément linguistique dans les descriptions verbales d'horreurs guerrières, génocidaires,... Les chercheurs ont tenté de définir ce qui est uniquement humain ou ce qui n'est pas partagé avec les animaux. Ils ont procédé en interrogeant des personnes qui devaient dire ce qui est typiquement humain.

Dès la première réponse reçue, tout le monde répondait dans l'ordre : intelligence et langage ou sentiment. Curieusement, lorsque l'on examine les feuilles-réponses des étudiants, le mot émotion n'est jamais apparu ou alors, rarement en toute fin de liste. Les sujets faisaient donc une différence énorme entre sentiments et émotions. La différence de signification entre sentiment et émotion est propre aux langues latines. Il fallu trouver des termes compréhensibles couvrant cette réalité indépendamment de la langue d'origine : les sentiments, uniquement humains, sont moins visibles et moins intenses, apparaissent plus tard

dans la vie, sont liés à la mortalité et à la cognition et ont une cause interne. Notre prédiction des regroupements était guidée par l'ethnocentrisme, qui s'est avérée exacte.

La puissance de ce dernier est telle que Lévi-Strauss relève que tout groupe qui diffère du nôtre sur une caractéristique inattendue est rejeté.

Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit. L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village.

La conclusion de ce raisonnement parti de l'ethnocentrisme s'imposait : les gens diront que leur groupe est plus humain que les autres et ils le « prouveront » en attribuant différemment sentiments uniquement humains et émotions non uniquement humaines à leur groupe et à d'autres. Et à notre façon, nous avons trouvé « notre âme » (ce qui est uniquement humain) et la « physiologie » de ces autres inconnus (ce qui est partagé entre animaux sociaux).

Il n'y a pas plus de 10 ans que des formes subtiles de l'infrahumanisation ont commencé à faire l'objet de recherches. Tout d'abord, les gens qui infrahumanisent n'ont pas du tout conscience de ce qu'ils font. Si, sans s'en rendre compte, les gens sont prêts à retrancher une part d'humanité à un autre groupe, cette sournoiserie en dit long sur ce dont les humains sont capables dans leur vie de tous les jours.

Le concept d'infrahumanisation est également intéressant parce qu'il s'agit d'un phénomène intergroupe. Sauf cas exceptionnels, l'infrahumanisation ne se manifeste jamais entre individus, mais toujours entre groupes. L'aspect intergroupe plutôt qu'interindividuel est convergent avec l'ethnocentrisme. En effet, s'il n'y avait que des individus, ceux-ci réaliseraient immédiatement qu'ils sont dissemblables et aucun besoin institué comme la déshumanisation n'aurait été nécessaire ; il eut suffi de définir autrui par quelques caractéristiques.

Autre aspect intéressant et fondamental : les sujets qui donnaient les attributs uniquement humains ne se restreignaient pas à des sentiments positifs ou négatifs. L'infrahumanisation uniquement lorsqu'il y a plus de sentiments positifs et négatifs accordés au groupe d'appartenance qu'aux autres groupes.

L'auteur parle d'infrahumanisation car les groupes perçoivent les autres groupes comme *moins* humains et non comme *non* humains.

Un des aspects de l'infrahumanisation qui semble le plus intéressant est qu'elle est *à la fois* favoritisme d'un groupe et rejet de l'autre. Ce ci ne veut pas dire que les choses se présentent de manière symétrique pour les 2 groupes. Selon les cas, ce sera l'humanité de l'endogroupe ou l'infrahumanisation de l'exogroupe qui sera particulièrement affirmée, mais la coexistence théorique paraît fondamentale. C'est la première fois que des 2 phénomènes distincts sont imbriqués l'un dans l'autre.

Il existe un lien primordial entre le groupe et ses membres. Il est tellement évident qu'on l'oublierait. Il s'agit de l'*identification* des gens à leur endogroupe. Ce qui compte, c'est l'individu et son groupe. C'est une dyade indissoluble dont l'individu ressort tellement content que, pour lui, c'est l'endogroupe qui représente le taux d'humanité. Quand on infrahumanise, on devient nationaliste.

Une autre caractéristique spéciale de la déshumanisation est l'absence de conflit. Bien sûr, le conflit favorise l'apparition de l'infrahumanisation, mais il n'est pas nécessaire. Il suffit que des individus aient à former un groupe pour les besoins d'une expérience et aient à réfléchir sur ce qui les différencie d'un autre groupe pour que l'infrahumanisation se manifeste. Ce résultat est

effrayant en ce sens que qu'il implique que nous sommes prêts à priver d'humanité des gens avec qui nous n'avons pas le moindre désaccord, mais par rapport auxquels nous devons montrer notre dissimilitude. Il est difficile d'imaginer une approche plus conforme à l'ethnocentrisme : nous nous sentons à la fois semblables et différents et nous infrahumanisons ce qui permet d'établir la dissemblance sans pour autant en supporter les possibles aléas.

Causes de la déshumanisation

Les psychologues sociaux ont traditionnellement appréhendé les différences entre groupes comme des questions de frontières. Avec les meilleures intentions du monde, ils rêvaient de pouvoir se passer du plus de frontières possibles pour envisager un monde où il n'y aurait que des individus égaux entre eux. Cette optique était surtout présente chez les Américains tandis que la vision européenne, avec sa multiplicité de nations, était beaucoup plus nuancée et envisageait des coalitions et des complémentarités.

La multiplicité des groupes existe et ils diffèrent entre eux par définition. Les différences peuvent être envisagée comme des frontières qu'on ne parviendra pas à faire bouger pour l'harmonie de l'ensemble. Il n'y aurait pas *dé-catégorisation* mais éventuellement *re-catégorisation* entre différentes entités qui garderaient certaines de leurs spécificités.

Les relations entre groupes peuvent aller du meilleur au pire. Il serait banal de constater l'infrahumanisation à l'encontre d'ennemis ou même la déshumanisation dans son appréhension originale. Les autres ne doivent pas être nécessairement des ennemis pour être menaçants. Il est habituel de distinguer 2 types de menace : la *menace réaliste* et la *menace symbolique*.

La menace réaliste est évidemment concrète : les prises de position de l'autre groupe peuvent se révéler antagonistes ou bien les membres de l'autre groupe peuvent être des concurrents possibles dans le domaine du travail.

La menace symbolique c'est ce que représente l'autre plutôt que ce qu'il fait qui est dangereux. Lorsque l'autre groupe arrive avec des valeurs différentes, des coutumes vestimentaires ou alimentaires différentes, ... il peut être perçu comme une menace dans la mesure où les valeurs et les coutumes étrangères risqueraient d'être « contagieuses » ou « insidieuses ».

Les conflits entre les groupes peuvent aussi dériver d'idéologies différentes.

→ Color-blind et color-conscious

Dissimilitude et idéologie sont les fondements de l'infrahumanisation

Fonctions de la déshumanisation guerrière

Dans l'optique ethnocentrique du semblant-différent, on partira du postulat que l'infrahumanisation a essentiellement une fonction de protection de l'endogroupe. Cette protection pourra être préventive aussi bien que réparatrice de même qu'elle mettra particulièrement en évidence l'humanité de l'endogroupe comme le déficit de l'exogroupe.

L'infrahumanisation relève de frontières entre groupes, de relations entre ces groupes et d'idéologies opposant ces derniers.

Les groupes cherchent à se donner une identité positive par l'infrahumanisation des autres, surtout quand l'endogroupe n'a pas un statut stable et établi. L'infrahumanisation de l'autre contribuerait ainsi à l'identité du « nous ».

Dans l'exemple de son appartenance à un pays, l'infrahumanisation correspond au nationalisme plutôt qu'au patriotisme.

Les frontières peuvent parfois être modifiées. C'est le cas lorsqu'on essaie de faire en sorte que 2 groupes qui ne s'entendaient guère forment une unité plus grande. Cette solidarité soudaine est fréquente dans le cas de l'arrivée d'une troisième entité qui vient menacer les 2 groupes d'origine, mais elle peut aussi se manifester en temps de paix relative. Les gens participent à des degrés divers à différentes identités.

Les relations coopératives ou compétitives vont également avoir un impact sur l'infrahumanisation qui continuera à jouer son rôle de protection. Si les relations sont de type compétitif, l'exogroupe sera toujours victime quoi qu'il fasse. S'il a mal agi dans le passé ou dans le présent, il risque d'être infrahumanisé. En fait, c'est moins le comportement effectif qui est en cause que ce qu'il implique. (Exemple : voile islamique ; les pays musulmans sont ainsi souvent infrahumanisés à cause des symboles qu'ils véhiculent et qui sont vécus davantage comme des armes que comme des valeurs.)

Lorsqu'on se retrouve confrontés à des massacres commis dans le passé par notre groupe d'appartenance, il n'y a souvent pas moyen de réparer les injustices commises. La protection de l'endogroupe passera donc par l'infrahumanisation des victimes. L'infrahumanisation d'un groupe n'est pas nécessairement le fruit de ses actions propres, mais peut provenir d'autres groupes.

L'infrahumanisation s'applique aussi de manière originale dans les jeux vidéo violents qui conduisent à l'agressivité : il y a davantage d'infrahumanisation et d'agressions après usage de jeux vidéo violents mais ces liens ne sont pas encore clairs. Il est possible que l'infrahumanisation exprimée après une partie de jeux vidéo conduise au comportement agressif, mais il est possible que l'agression finale qui soit justifiée par l'infrahumanisation.

Les idéologies jouent aussi un rôle dans le phénomène d'infrahumanisation. L'autoritarisme et la croyance dans une hiérarchie des groupes constituent une des idéologies les plus efficaces.

Voici un exemple de cible extrême où l'on peut parler de déshumanisation, au sens étymologique, plutôt que d'infrahumanisation. Que l'on pense aux groupes auxquels aucune compétence n'est reconnue et qui, de plus, mettent mal à l'aise plutôt de laisser indifférent. Ces groupes sont jugés comme ni compétents, ni sympathiques. En fait, ils sont considérés avec dégoût et répugnance.

Etude menée par 2 chercheurs américains : ils ont présenté à leurs sujets des images de membres de groupes soit compétents soit sympathiques et ils ont enregistré leur activité cérébrale. C'est toujours la même zone du cerveau qui s'activait, une région particulièrement sensible à tout ce qui est social. Lorsqu'on leur montrait des drogués et des clochards, par contre, aucune activité ne se manifestait dans cette zone. C'était comme si on montrait un objet dégoûtant n'ayant rien à voir avec la sociabilité.

Généralement les groupes complètement déshumanisés souffrent d'exclusion sociale. En effet, les bourreaux n'éprouvent aucune inhibition morale à les torturer et à les exterminer. Il n'existe plus de contrainte morale lorsqu'il y a déshumanisation mais celle-ci n'oublie jamais que c'est d'un être humain qu'il s'agit ; on n'animalise pas, on déshumanise. Tout comme on désosse, on arrache avec cruauté des caractéristiques de l'être humain mais en veillant à garder l'être

humain. Ceci ne veut pas dire qu'il n'y a pas un désengagement moral, que du contraire, mais ce désengagement ne prend sa puissance que parce qu'il s'exerce sur des tabous.

On déshumanise donc, tout en laissant à ces autres, à ces singes ou à ces rats une part de leur humanité !

La cruauté distingue la déshumanisation « guerrière » de la déshumanisation médicale.

Fonctions de la déshumanisation médicale

La médecine moderne insiste beaucoup sur l'humanisation de l'approche des malades. Celle-ci devient de plus en plus cruciale avec les équipements techniques, le contrôle à distance et l'efficacité des produits qui ont remplacé, dans un grand nombre de cas, le lien humain avec le patient, qui se retrouve alors tel un objet ou un morceau de chair au bout de câbles. La privation d'humanité dans ce genre de situations a une fonction en miroir. La déshumanisation peut agir comme les câbles ou les ordinateurs maintenant le patient à distance de l'humanité et donc du personnel soignant. Cette réaction se manifeste d'autant plus que la décision à prendre concernant le patient est pénible. Ce qui fait dire que la déshumanisation peut avoir des effets bénéfiques puisqu'elle permet des confrontations davantage rationnelles, même si cela a pour conséquences plus de froideur et de distance.

L'autre face du miroir est qu'elle peut avoir un effet sur le personnel : elle éviterait le burn-out.

La déshumanisation médicale comporte 2 classes de facteurs :

1. Les premiers sont structurels. Comme dans toute institution, avec beaucoup de monde et de « grades » différents, les malades risquent de perdre leur individualité, leur intelligence et leur contrôle.
2. L'autre classe de facteurs comprend la technologie et la restriction d'empathie.

Dans la déshumanisation médicale, la réhumanisation se produit comme dans la déshumanisation guerrière bien que les significations de la mort soit différentes dans les 2 types.

L'infrahumanisation ou la déshumanisation médicale existe. L'auteur reste persuadé que la mise à mort ou la délivrance rétablissent l'humanité, mais les fonctions de la déshumanisation guerrière et de la déshumanisation médicale sont tellement différentes qu'il est dommage que l'on ne dispose que d'un seul terme. Outre cette différence de fonctions, les 2 phénomènes diffèrent aussi par les cibles qu'ils visent : la déshumanisation guerrière est un processus qui vise des groupes, la déshumanisation médicale des individus.

L'auteur n'a pas trouvé de recherche qui montre que la déshumanisation médicale entraîne le racisme. Très souvent, par contre, c'est un racisme existant, vis-à-vis de minorités qui facilite la déshumanisation médicale.

En guise de conclusion sur les stéréotypes... Le stéréotype du stéréotype...

D'après Macrae et al. (19894) : texte « incompréhensible » sauf si

On demande aux sujets de lire un texte incompréhensible car il nous manque des informations (titre, ...). Ce texte décrit la journée type d'une personne sans mettre la profession de celle-ci ou en la donnant.

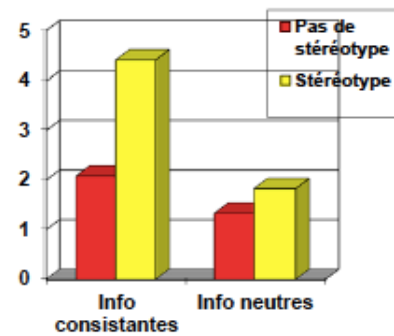
Quelques temps après, on demande aux sujets de revenir et on lui pose des questions consistantes (pourquoi se lave-t-il les mains après le douche ? Quel était le nom de l'hôpital ?)

Ces questions n'ont du sens que si on connaît la profession.

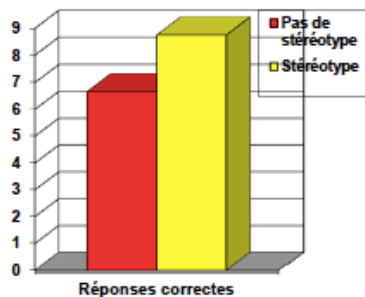
On pose aussi des questions neutres : Âge des enfants ?

→ On encode mieux les infos pertinentes par rapport au stéréotype. On se focalise mieux sur les enfants neutres.

1 info qui contredit le stéréotype sera particulièrement bien encodée si on a la stéréotype !



Questions sur un reportage de la BBC qui passe en arrière-plan pendant la lecture du texte.



Meilleur encodage des informations qui n'ont rien avoir avec la situation d'encodage lorsqu'il y a eu activation du stéréotype.

Les stéréotypes ne sont pas toujours négatifs ! Effets positifs du stéréotype :

- Meilleur encodage des informations consistantes lorsqu'il y a une activation du stéréotype
- Meilleur encodage des informations neutres lorsqu'il y a eu activation du stéréotype
- Meilleur encodage des informations qui n'ont rien à voir avec la situation d'encodage lorsqu'il y a eu activation du stéréotype